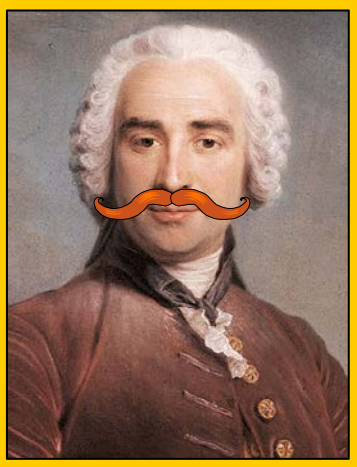
Les vrais principes de l'épée



Charpentié
Maître en fait d'armes de l'académie du roi de Lyon

1742

Le Conservatoire

Escrime : Art de manier une arme blanche.

A partir du XVIIe siècle, naît une véritable École française d'Escrime, riche d'une centaine de traités.

Le Conservatoire a pour vocation de faciliter l'accès aux traités de l'École française d'Escrime, pour en favoriser l'étude, permettre une meilleure connaissance des escrimes héritées du passé et une pratique renouvelée.

ensiludium.free.fr

L'auteur

Le sieur Charpentié (prénommé Louis par les auteurs de « *Croiser le fer* » aux éditions Champ Vallon), dont on ne sait rien, se dit « *élevé dès l'âge le plus tendre dans l'art que je professe* » ; il s'agit probablement d'un fils de maître d'armes, qui comme tant d'autres avant et après lui, a repris le flambeau paternel. Sa réussite dans la profession lui a permis d'accéder à la charge de Maître en fait d'armes de l'académie du roi de Lyon.

Cette académie est selon l'Almanach astronomique et historique de la ville de Lyon (édition 1775), « *une des plus ancienne du royaume, et elle a toujours été fréquentée par les étrangers, lorsque la guerre a cessé d'armer les Princes d'Europe* ». Une petite plaquette de 1771 nous apprend qu'il s'agit d'un collège militaire pour l'éducation des gentilshommes où l'on enseigne le dessin, le chant et divers instruments, la danse, l'écriture, le droit, la géographie, les blasons, l'Histoire… Mais bien entendu, l'essentiel tourne autour de l'équitation, des exercices militaires, et bien sûr, de l'art des armes. Elle est à cette époque dirigée par M. Charpentié, écuyer du roi, et ce, jusqu'à ce qu'elle disparaisse à la Révolution. S'agit-il d'un descendant de notre maître d'armes, il est bien impossible de l'affirmer, tant ce nom est courant.

Le dédicataire

Louis-François Anne de Neufville de Villeroy, né en 1695 et dont les armoiries figurent en tête du traité, reçoit le titre de son père à la mort de celui-ci en 1734. Les Neufville de Villeroy sont alors depuis déjà un siècle les gouverneurs de Lyon de père en fils (et le restent jusqu'à la Révolution).

La dédicace du sieur Charpentié est donc éminemment logique : il n'a pu devenir maître de l'académie royale sans l'assentiment du gouverneur de la ville. La publication de l'ouvrage à Amsterdam est étonnante : Charpentié n'a-t-il pu obtenir le privilège pour une publication en France en dépit de ses protections, ou l'ouvrage conservé n'est-il qu'une édition contrefaite aux Pays-Bas par un éditeur inconnu ?

Louis-François Anne de Neufville de Villeroy

Quelques réflexions sur le traité

Le traité de Charpentié paraît écrit – structuré plus exactement - à l'envers. En effet, si on omet les quatre premiers chapitres, les dix-huit autres vont du plus abstrait au plus concret. Ainsi, le cinquième chapitre traite du temps, ce que seul un escrimeur chevronné peut réellement saisir, les suivants étant consacrés à la mesure, l'étendue, la vitesse, toutes notions pour lesquelles il vaut mieux avoir eu l'épée à la main préalablement. Par contre, les derniers chapitres semblent répondre à des attentes plus basiques : les parades et les estocades (les attaques). Autre source d'étonnement, sont les références implicites de Charpentié. Certaines notions semblent inspirées des traités d'escrime italiens (des 16e-18e siècle) : trouver l'épée dans le chapitre 1 de la partie 2 (trovare di spada), gagner l'épée pour le chapitre 3 de la partie 2 (guadagnare la spada), estocade (stoccata) et imbrocade (imbroccata) dans les chapitres 9 de la partie 2. Il fait référence à la botte du paysan décrite par Charles Besnard en 1653 dans le « *Maître d'armes libéral* ». Enfin, Charpentié reprend les étonnantes estocades de passe de La Touche (Les Vrays principes de l'espée seule, 1670).

Et c'est à ce point qu'on en vient à découvrir le pot aux roses… L'originalité qu'on croit détecter chez Charpentié est en fait quasi-nulle : son ouvrage est un plagiat de celui de Philibert de la Touche. La structure de l'ouvrage est entièrement reprise, en divisant simplement quelques chapitres, et en ôtant les ultimes qui eussent pu paraître désuets, sur les bottes secrètes, l'estramaçon ou l'escrime à cheval. Le texte est quasiment intégralement identique.

Philibert de la Touche

D'original, il ne semble rester que le chapitre 4 de la partie 1 sur la garde ordinaire qui a dû être réécrit pour paraître plus contemporain, ainsi les dernières pages sur la méthode de Charpentier (avec un « r » cette fois-ci) ; sans compter préface et dédicace.

La conclusion possible aux questions qu'on l'on se posait devient simple : ce livre n'est-il pas entièrement un faux, fabriqué par un éditeur néerlandais (inconnu), qui aurait très vaguement adapté l'ouvrage de la Touche, en désignant pour auteur un personnage fictif ?

La collection Emil Fick de l'Armurerie royale suédoise (Livsrustkammaren)

Emil Fick

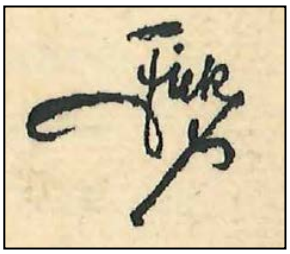
Emil Fick (1863-1930) était un officier d'artillerie suédois.

Emil Fick a étudié l'escrime à l'Institut central de gymnastique de Stockholm, fondé en 1830 par Per Henrik Ling (lui-même escrimeur). La méthode gymnastique suédoise est devenue, au 19e siècle, célèbre dans l'Europe entière. Emil Fick eut l'occasion de venir en France pour étudier à l'École normale (militaire) de gymnastique et d'escrime de Joinville.

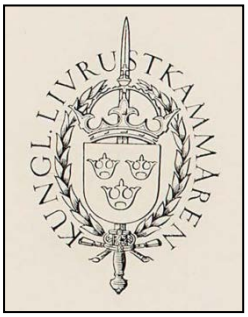
Épreuves d'escrime aux JO de Stockholm de 1912, se déroulant du 6 au 18 juillet 1912 au pavillon du tennis du stade d'athlétisme d'Östermalm (Emil Fick en redingote au premier plan).

Emil Fick participe aux Jeux olympiques de 1900 à Paris à l'épreuve de fleuret, et également à l'épée et au fleuret à ceux, non-officiels, d'Athènes en 1906. En 1912, Emil Fick est le président du comité d'organisation des Jeux olympiques de Stockholm pour l'escrime ; la fédération française d'escrime n'y participa pas du tout, mécontente du règlement imposé par ce même comité. Emil Fick est l'auteur du livre (en français) : Les Escrimeurs à la Vème olympiade à Stockholm 1912 (Stockholm, H. W. Tullberg, 1913)

Emil Fick est grand collectionneur de livres. Parmi les deux milles ouvrages de sa collection conservée à l'Armurerie royale de Suède, la moitié de ceux-ci est consacrée à l'escrime.



Ex-libris d'Emil Fick



Ex-libris de l'Armurerie royale de Suède

<u>Remerciements</u>

à l'Armurerie royale de Suède (Livsrustkammaren), qui conserve la collection Emil Fick.

à madame Sara Dixon, conservateur au Livsrustkammaren, pour son amabilité.

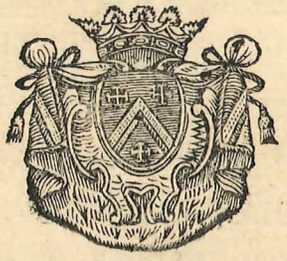
LES VRAIS PRINCIPES DE L'EPE'E,

DÉDIEZ

A MONSEIGNEUR LE DUC

DE VILLEROY.

Par le Sieur CHARPENTIE', *Maître en fait d'Armes, de l'Académie du Roi de Lyon.*



A AMSTERDAM.

M. DCCXLII.

AVERTISSEMENT.

JE n'aſpire point au titre c himérique d'Auteur, il flate peu mon amour propre. Un véritable zé le m'anime ; le deſir d'être utile au public, a été l'unique objet de mes veilles & de mes travaux.

Elevé dès l'âge le plus tendre dans l'Art que je profeſſe, j'en ay connu toute la difficulté, j'ai ſenti que ſi l'x écution étoit abſolument néceſſaire : elle étoit toûjours dangereuſe dès quelle n'étoit pas ſoûtenuë, & conduite par le raiſonnement ; on ſe défend d'un Ennenemi, la tête doit guider, le bras doit obéïr. Une pratique vague & incertaine, eſt le partage des faux

braves & des ignorans : de-là les attaques qu'ils livrent temerairement, parce que le défaut de Théorie leur ôte la connoiſſance de tout le danger qu'ils courent, & auquel ils s'expoſent.

J'ai donc recuëilli dans ce petit traité les réfléxions qu'une étude continuelle, & qu'une longue expérience m'ont fait naître, je les ai ſemé ſans Art; une plume plus éloquente auroit ſans doute mieux réüſſi.

Quoi qu'il en ſoit, j'oſe eſperer que cet ouvrage ſera favorablement reçû, ſi l'on daigne faire plûtôt attention au motif qui m'engage à le mettre au jour, qu'à l'ordre dans lequel j'ai rangé les differens principes qu'il renferme.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE VILLEROY.

MONSEIGNEUR,

J'ay crû devoir recuëillir dans un ſeul traité, tous les preceptes concernant l'Art de faire des Armes : mais je n'oſerois me flatter du ſuffrage du public, ſi votre Illuſtre Nom

ne paroissoit à la tête de mon Ouvrage ; j'espere tout, MONSEIGNEUR, de votre bonté, & de votre indulgence ; daignez donc, MONSEIGNEUR, me permettre de vous l'offrir comme un hommage qui vous est légitimement dû ; trop heureux, si cette foible marque de mon zéle & de mon attachement, pouvoit persuader Votre Grandeur, du très-profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

De Vôtre Grandeur le très-humble & très obeïssant serviteur.
CHARPENTIE.

LES VRAIS PRINCIPES DE L'EPEE.

PREMIERE PARTIE DES CONNOISSANCES QU'IL FAUT AVOIR POUR SE BIEN SERVIR DE L'EPE'E.

CHAPITRE I.

De l'Epée & de ses parties, & de la maniere de la choisir.

COmme il est certain que la connoissance de touts les Arts & de tous les exercices, où l'on a besoin d'employer l'action de la main, est inutile, si l'on n'a les instrumens necessaires pour les exercer, & qu'il est très difficile d'en avoir de bons, si l'on n'en connoit

les parties, les perfections & les defauts : j'ai crû qu'avant que d'entrer dans le détail de cet exercice, je devois dire quelque chose des parties de l'Epée, & du moyen d'en faire le choix parce qu'il y va de la vie si elle n'est bonne, & propre à executer les preceptes que l'on donne pour s'en bien servir.

Ce Chapitre ne plaira peut-être pas à beaucoup de Gens : & particulierement à ceux qui croient qu'il est au dessus d'eux, d'examiner si leurs Armes sont bonnes & en bon état ; pour moi j'aurois bien voulu commencer par quelque chose qui fût plus agreable à tout le monde : mais j'ai trouvé ce détail trop important pour le supprimer, & l'on voit arriver tous les jours tant de fâcheux accidents à ceux qui négligent de s'en instruire, & d'y prendre garde ; que j'ai crû que je ne pouvois pas me dispenser d'en dire mon sentiment ; d'autant plus que tous ceux qui se sont mêlé de faire des livres d'escrime ; n'en ont rien dit du tout.

L'épée a quatre parties principales, qui sont separées les unes des autres : Sçavoir, la Lame, la Garde, la Poignée & le Pommeau. Il n'y a rien à distinguer dans les deux dernieres : mais la Lame & la Garde ont chacune plusieurs parties ; celles de la Garde

sont le corps qui est la partie de la Garde, qui touche à la Lame, & sur laquelle les autres parties de la Garde sont entées : la plaque est ce qui couvre la main ; la plus grande partie de la plaque se nomme le grand pas d'âne ; & la plus petite partie ; le petit pas d'âne ; les deux annelets, qui sont deux autres morceaux de fer enchassez dans le corps de la Garde en maniere d'anneaux ; les deux quillons, qui sont deux autres morceaux de fer tout droits tant soit peu recourbez, & un peu gros par le bout qui est fait en olive ; le revers est un morceau de fer que l'on met quelquefois au lieu d'un des deux quillons, & qui s'enchasse d'un côté, dans le corps de la Garde ; & de l'autre dans le pommeau, pour defendre la main du tranchant de l'Epée ennemie.

L'on considere, dans la Lame la soïe qui est la partie de la Lame qui s'enchasse dans le corps de la Garde, & dans la poignée, & dans le pommeau ; le Talon qui est l'endroit le plus large de la Lame, & qui touche la Garde ; l'arrête qui est comme le milieu & le dos de la Lame qui lui donne du corps, & qui commençant à la garde finit à la pointe ; les deux tranchants que l'on appelle droit fil, & faux fil ; le premier est celui duquel ordinairement l'on pousse, l'on frappe & l'on pare ; & le faux

fil eſt l'autre tranchant de la Lame ; il y a de plus les deux plats & la pointe, & le fort & le foible ; on appelle fort ; les parties de la Lame qui ſont les pl us près de tla garde, & foible celles qui en ſont les plus éloignées, parce qu'étant da ns une diſtance conſiderable de la main, elle ne peut leur communiquer le mouvement que par le moyen des parties qui en ſont les plus proches, leſquelles par conſequent les reçoivent plus facilement ; quelques Maîtres diſtinguent un fort, demi fort, & un foible ; & d'autres y ajoutent un demi foible ; avec autant de raiſon & plus que les premiers ont inventé un demi fort ; mais cela eſt fort inutile, & l'on pourroit avec autant de juſtice ajoûter des quarts de fort, & des quarts de foible ; puiſqu'il n'y a point de ſi petite partie dans la Lame, qui n'ait plus de force ou de foibleſſe que les autres ſelon qu'elle eſt plus près ou plus loin de la garde, & dont on ne puiſſe tirer avantage, quand elle domine la partie de l'Epée ennemie qu'elle touche.

Il faut enfin remarquer que l'on parle ſouvent dans cet exercice, du dedans, du dehors ; du deſſus, & du deſſous de l'Epée ; le dedans de l'Epée eſt tout l'eſpace qu'il y a depuis le bras, & l'Epée en allant du côté gauche ; cela s'entend pour les droitiers ;

car pour les gauchers, c'eſt en allant du côté droit : le déhors de l'Epée eſt tout l'eſpace qui eſt depuis le bras, & l'Epée juſques en haut ; & le défaut de l'Epée eſt tout l'eſpace qu'il y a depuis le bras, & l'Epée juſques en bas ; le choix de l'Epée conſiſte dans la connoiſſance de la bonté de la Lame, & dans la preparation de toutes les parties de l'Epée.

Pour la Lame, il faut premierement qu'elle ait deux tranchants ; afin que l'on puiſſe ſe ſervir des deux côtez ſuivant les occaſions, & que l'on ne la puiſſe pas ſaiſir comme l'on pourroit faire ; ſi elle n'avoit point de tranchant où ſi elle n'en avoit qu'un, comme les cimeterres.

Secondement. Il faut qu'elle ſoit un peu large vers le talon, & qu'elle ſe retreciſſe inſenſiblement juſques à la pointe ; parce que ſi elle étoit large par tout ' elle ſeroit trop courte & trop peſante ; & ſi elle étoit trop étroite, elle ne ſeroit dangereuſe que de la pointe.

Troiſiemement. Qu'elle ſoit à vive arrête ; c'eſt-à-dire qu'ell e ne ſoit pas vuidée ou creuſe entre l'arrête & le tranchant ; parce qu'elle en aura plus de corps & de force.

Quatriemement. Que la ſoïe en ſoit forte, d'autant que c'eſt elle qui donne la force & le contrepoids à l'Epée, à l'aide du pommeau.

Cinquiemement. Qu'elle ſoit bien étofée, & bien trempée ; & pour le connoître il en faut rompre la pointe ; car ſi elle plie avec peine, & ſi en pliant elle ne caſſe pas, c'eſt une marque qu'elle eſt bien étofée, & qu'elle n'eſt pas caſſante ; on peut encore paſſer la lame ſur la ſoye, & ſi le fer y mord on peut juger de là que le fer en eſt doux & qu'elle ne ſe caſſera pas facilement ; & ſi elle n'y mord qu'avec peine, que le fer en eſt aigre, & qu'elle eſt caſſante ; il faut après la pouſſer doucement contre quelque bois, & pour lors ſi le pli commence vers la pointe, & continue vers le reſte de la lame ſans inegalité, & qu'en retirant la main elle revienne en ſon premier état ſans être fauſſée, on peut s'aſſurer que la lame eſt bonne ; & bien travaillée.

On peut encore frapper la lame avec un fer ; car ſi elle rend un ſon net, elle n'a point de défaut caché ; enfin il faut prendre garde qu'elle n'ait point de paille en long ou en travers ; celles qui ſont en long ne ſont point dangereuſes ; mais le meilleur eſt qu'il n'y en ait point. Pour la proportion de toutes les parties de l'Epée, il faut que la garde ſoit de quelque matiere qui puiſſe reſiſter, & qu'elle ſoit aſſez grande pour couvrir la main ; que la poignée ne ſoit ni trop longue ni trop groſſe ; mais qu'elle

ſoit proportionnée à la main de celui pour qui elle eſt faite ; qu'en la montant on n'afoibliſſe pas trop la ſoye ; mais que l'on faſſe plûtôt une bonne ouverture au corps de la garde, à la poignée & au pommeau ; que la lame, la garde, la poignée & le pommeau ſoient proportionés ; enſorte que le contrepoids ſe trouve à deux pouces de la garde qu'elle ſoit montée droite afin que l'on puiſſe pouſſer juſte ; car ſi elle étoit montée en dedans ; quand on pouſſeroit de quarte, la pointe de l'Epée s'éloigneroit ſur la gauche de l'Ennemi ; & ſi elle étoit montée en dehors ; lorſqu'on pouſſeroit de ſeconde deſſus l'Epée, la pointe s'ecarteroit ſur la droite de l'Ennemi : que la lame ſoit bien rivée au deſſus du pommeau ; & qu'elle ait une bonne pointe, afin que la longueur & la peſanteur ſoient proportionées à la force de celuy qui s'en veut ſervir. Enſorte pourtant que l'on ne l'affoibliſſe pas pour la trop alonger afin qu'elle ait de la reſiſtance & de la force pour frapper & pour parer.

CHAPITRE II.

De la situation du Corps.

QUoi que pour bien reussir dans tous les exercices du corps, il soit necessaire de joindre la belle disposition à la connoissance des principes & des regles, & de bien prendre garde de ne point acquerir de mauvaises habitudes : cela est toutefois beaucoup plus important dans l'exercice de l'Epée que dans les autres; parce que la grace & l'adresse y sont toûjours tellement jointes ensemble, qu'il est impossible qu'un homme, qui n'a pas les Armes belles à la main, devienne jamais un parfait Escrimeur; la raison en est que pour reussir dans cet Art, il faut que toutes les parties du corps soient dans la place qui leur est propre, & dans une situation libre & commode, pour exercer toutes leurs fonctions; ce qui ne sçauroit arriver sans qu'elles soient aussi dans une belle disposition; puisque tout ce qui est aisé & naturel, est aussi juste, & agreable : mais quand on est dans une situation irreguliere, & defectueuse, & par consequent desagreable; ou qu'une partie est hors de sa place, & qu'il y a quelque chose

chose de contraint. Le corps n'a plus le même contrepoids, ni la même liberté dans ses mouvemens, & l'action perdant sa grace, perd en même-temps sa vîtesse, sa justesse & son étenduë.

Pour avoir le corps bien situé, il faut se tenir droit, & sans contrainte; avoir l'action hardie; tourner le visage vers l'Adversaire, & ensuite avancer le pied droit d'un pas naturel; en tourner la pointe vers l'Ennemi & mettre le pied gauche en travers, en sorte que le talon du pied droit reponde à la cheville du pied gauche, parce que de cette façon on est ferme & sans crainte de tomber ni d'un côté ni d'autre; ce qui n'ariveroit pas si les pieds étoient tous deux tournés sur la même ligne; il faut donc que le corps soit degagé & dans un contrepoids égal, & dans une disposition propre pour aller en avant & pour se retirer en arriere.

Après cela il faut tirer l'Epée en la prenant par la poignée avec la main droite, & tenant le fourreau de la main gauche, de crainte qu'il ne suive l'Epée, & ensuite la tirer; ce que l'on peut faire de plusieurs manieres : mais la plus simple & la plus courte se fait en tenant toûjours le pouce sur la poignée en ligne du plat de la lame, & avançant & levant la main jusques à ce que l'Epée

ſi thors du fourreau, la pointe tournée vers l'Ennemi, le pouce en dehors, c'eſt-à-dire du côté droit, & l'Epée ſur le tranchant, & c'eſt ce que j'appelle la premiere Garde ; mais auſſitôt qu'on a tiré l'Epée, il faut, pour achever de ſe mettre en garde, lever la main gauche à peu près à la hauteur de la tête afin qu'elle ſoit prête à ſaiſir l'Epée de l'Ennemi où à parer de la main dans une neceſſité, ou bien à s'étendre bruſquement en arriere pour aider à la vîteſſe du coup en repouſſant l'air avec violence, & en même-temps il faut plier le genou gauche pour attirer le corps en arriere & l'appuier ſur le pied gauche ; enſorte que l'épaule gauche ſoit ſituée perpendiculairement ou à plomb ſur le talon gauche, & la main droite ſur la pointe du pied droit, tant parce que de cette façon le corps eſt plus éloigné de l'Ennemi, & le pied droit plus degagé & plus libre pour le porter en avant ou en arriere, qu'à cauſe que le coup en a plus de force ou de vîteſſe ; d'autant que le jarret gauche ſe dépliant & ſe débandant, s'il faut ainſi dire, chaſſe le corps avec plus d'impetuoſité,

Il y a beaucoup d'autres ſituations du corps que l'on pourroit expliquer ici, puiſqu'il y en a autant qu'il y a d'actions differentes : mais je me ſuis étendu ſeulement

ſur celles dont je viens de parler, parce qu'elles ſont le fondement de toutes les autres, & ſervent en toute ſorte d'occaſions : nous remarquerons donc tout ce qui ſera neceſſaire de ſçavoir ſur ce ſujet dans la ſuite de cet ouvrage ; il faut ſeulement ſe ſouvenir que quand on tire l'Epée, il faut prendre garde que l'on ſoit hors de meſure, c'eſt-à-dire aſſez loin de l'Ennemi pour avoir le temps de lui oppoſer l'Epée avant qu'il ſoit aſſez près de nous pour nous offenſer.

CHAPITRE III.

Maniere de faire le ſalut d'Armes de bonne grace, ainſi qu'on doit faire dans les Salles quand on fait aſſaut.

DAns ce ſalut il y a trois temps à obſerver.

1°. Etant bien dans ſa garde; preſentant la pointe de l'Epée vis-à vis vôtre Adverſaire; il faut fraper du pied droit, le corps porté ſur la partie gauche, ſe ſoutenant deſſus en levant le bras gauche, & portant la main au chapeau pour l'ôter.

2°. En ôtant le chapeau de deſſus vôtre tête, il faut étendre le bras gauche, tenant le chapeau ſoûtenu à la hauteur de l'épaule, paſſant dans le même-temps le pied droit derriere le pied gauche de la longueur d'une ſemelle, le jarrêt bien tendu, le corps, la tête droite, en baiſſant la pointe de l'Epée, le bras tendu, le poignet droit élevé à la hauteur de la bouche & tourné de quarte.

3°. Ayant paſſé le pied gauche derriere le pied droit, les deux jambes tenduës, le corps & la tête & le bras bien ſoûtenus dans le même-temps que vous vous étes remis

en garde, l'Epée devant vous; vous remettrez vôtre chapeau ſur la tête en frapant du pied droit.

Après avoir donné les regles qui ſont neceſſaires pour bien faire le ſalut, il faut obſerver celles qu'on doit pratiquer pour gagner le premier terrain; c'eſt-à-dire en ſerrant la meſure comme nous allons l'expliquer.

Etant en garde, l'Epée devant ſoi & hors de meſure; je fais lever le pied droit à rez de terre & l'avancer en droite ligne de la longueur d'une ſemelle, faiſant ſuivre le pied gauche à proportion, le corps ferme & retirant en arriere la hanche droite cavée & les épaules effacées pour être en état de parer & de tirer.

Cette démarche, en la maniere que nous venons de l'expliquer, eſt celle qui nous expoſe le moins à être ſurpris par nôtre Adverſaire.

CHAPITRE IV.

De la garde ordinaire.

LA garde eſt une action par laquelle en tenant l'Epée, le poignet & le reſte du corps en une certaine ſituation, on eſt en état de ſe garder ou de s'empêcher d'être frappé ; ce que nous allons faire obſerver en douze points.

I. Il faut preſenter la pointe de l'Epée droite vis-à-vis la mamelle droite de l'Ennemi, & que le demi Tranchant regarde la terre.

II. Que le bout du pommeau de l'Epée regarde entre la mamelle droite & l'aiſſelle, & tombe directement au-deſſus du bout du pied droit.

III. Que le poignet ſoit ſerré près du pommeau avec le petit doigt & le ſecond doigt, & que le milieu du pouce ſoit appuyé à plat ſur la poignée de l'Epée près de la ſougarde, laquelle poignée étant ſoutenüe du dedans de la jointure du premier doigt, on aura la facilité de degager & de tirer.

IV. Avoir le bras droit, & le poignet flexible & tourné demi quarte, de ſorte que le demi Tranchant de la lame regarde la terre, comme il eſt dit, & que le bout des ongles des trois derniers doigts de la main droite regarde le Ciel & la plus grande partie de l'ongle du pouce ; ainſi que le bout du premier doigt.

V. Que le bras gauche ſoit élevé & plié en demi cercle, le coude en dehors avec la main élevée à la hauteur de l'œil gauche ; le pouce regardant la terre & le creu de la main en déhors.

VI. Avoir la tête droite, retirée plus en arriere qu'en avant, & tournée du côté de l'epaule droite pour regarder en face l'Ennemi.

VII. Que les deux épaules ſoient bien effacées, & le corps porté entierement ſur la partie gauche.

VIII. Que la hanche droite ſoit bien cavée du côté de la partie gauche, ſans neanmoins tendre le derriere, ni avancer le corps en avant.

IX. Avoir le genou droit flexible. un peu plié.

X. Que le bout du pied droit ſoit en ligne droite vis-à-vis l'Ennemi, & que le talon regarde l'oreille du ſoulier en dedans du pied gauche qui doit être en ligne traverſante au pied droit écarté l'un de l'autre de la lon-

gueur d'environ deux ſemelles.

XI. Que le genou gauche ſoit plus en dehors qu'en dedans, avec le jarrêt gauche bien plié.

XII. Enfin le pied gauche à plat & ferme ſur la terre, preſentant le dedans du pied au talon droit.

CHAPI-

CHAPITRE V.

Du temps.

CE ſont ici les deux grands principes de l'Eſcrime, puiſque tou homme qui les connoit parfaitement & les ſçait employer de même, peut s'aſſurer de n'être jamais ſurpris & de ne manquer jamais de ſurprendre ſes Ennemis; & que celui qui n'en a point de connoiſſance, ne peut jamais rien executer avec un heureux ſuccez que par hazard & en s'expoſant à ſe faire tuer ſans preſque aucun danger par l'Ennemi; je les ai mis enſemble, parce qu'ils ſont inutiles l'un ſans l'autre.

Le temps eſt la durée d'une action, ou autrement c'eſt le temps qu'on emploie à faire quelque action de l'Epée, ou du corps, ou de tous les deux enſemble.

Prendre le temps, c'eſt ſe ſervir du temps que l'Adverſaire employe à faire quelque action de l'Epée ou du corps pour ſurprendre l'Ennemi pendant qu'il veut ſe ſervir de l'occaſion que vous lui donnez par l'action que vous faites.

Par la definition du temps, il eſt facile de connoître que dans cet exercice les actions

ne ſont diverſes & ſeparées que lorſqu'elles ſont faites en des temps differents ; car par exemple encore que l'eſtocade comprenne pluſieurs actions ou mouvements particuliers, comme celui du poignet & de l'Epée, du pied & du bras droit, du corps en avant, & du bras gauche en arriere : neanmoins parce que tous ces mouvements ſont faits en même-tems, & ſans aucune interruption ; ils ne compoſent qu'une ſeule action, & un ſeul temps, d'autant qu'il n'y a point d'action ni de temps qui ne ſe puiſſe diviſer en pluſieurs parties,& qui n'ait ſon commencement, ſon milieu, & ſa fin ; d'où l'on peut conclure que comme le temps eſt la meſure de l'action, & lui repond tellement qu'il eſt toûjours de même étenduë qu'elle, il eſt impoſſible de faire deux actions en même-tems, & que comme il y a des actions plus grandes & plus petites les unes que les autres, auſſi il y a des temps plus longs & plus courts les uns que les autres ; car par exemple, comme l'action que l'on fait pour aller de la Prime à la Quarte eſt plus grande que celle que l'on feroit pour aller de la Prime à la ſeconde, auſſi le temps de la premiere action eſt plus long que celui de la derniere.

Les temps ſont terminez ou finis ou par la ceſſation de l'action, comme quand on fait

un pas, & qu'on demeure immobile en cet état ; ou par une interruption de l'action qui vous permet de la diſtinguer de la ſuivante, comme quand on a avancé un pied & qu'on l'a mis à terre pour marcher, c'eſt un temps & une action differente de celle que l'on feroit, ſi ſans s'arrêter on levoit le même pied pour le remettre là où il étoit. J'ai expliqué ces choſes un peu au long, parce que preſque toute la fineſſe & la ſureté de l'eſcrime conſiſte à bien ſçavoir prendre le tems; d'autant que deux actions ne pouvant pas être faites en même temps, quand l'Adverſaire en fait quelqu'une pour vous attirer ou pour vous ébranler, ſi vous partez avec viteſſe pour le frapper dans la naiſſance de ce temps qu'il vous donne, il eſt evident qu'il doit recevoir le coup avant qu'il ait pû faire une ſeconde action pour s'en garantir ; ou pour vous frapper de même-tems, puiſqu'il vous faut moins de tems pour faire une ſeule action qu'à vôtre Ennemi pour en faire deux ; d'où l'on peut voir clairement que la maniere la plus ſure pour le combat de l'Epée ſeule eſt de laiſſer faire la premiere action à l'Adverſaire, ſoit en lui laiſſant le premier gagner la meſure, c'eſt-à-dire ſe mettre à la portée de vôtre eſtocade, ou quand il y eſt, en lui laiſſant faire quelque action de l'Epée ou du corps, parce

qu'elle ne ſçauroit être ſi petite qu'elle ne vous ſuffiſe pour donner lieu de gagner ſur lui l'avantage du tems & de le frapper, ce qu'on appelle primer le tems.

Mais il faut remarquer que je parle de ceux qui ſont d'égale viteſſe, ou de ceux qui en ont plus que leur Adverſaire ; car ma raiſon ne ſe trouveroit pas veritable, ſi l'Ennemi avoit plus de viteſſe que vous, puiſqu'il pouvoit en avoir une ſi grande qu'il pouvoit faire deux actions pendant le temps que vous n'en feriez qu'une, & vous frapper quoi qu'il vous eût donné le temps par une action que l'on appelle contre - tems.

Cette remarque eſt abſolument neceſſaire pour ſçavoir comment il faut donner le temps ; d'autant que l'on ne peut jamais le donner en ſureté qu'à un homme qui a moins de viteſſe que vous, & que s'il en a plus ou même autant, il pourra prendre le temps que vous lui donnez pour frapper avant que vous ayez le loiſir de venir à la parade ou d'eſquiver ſon eſtocade, par la raiſon que j'ai dite : il faut donc, quand on aura à faire à un homme d'une égale viteſſe, lui donner toûjours le tems hors de meſure, ou quand il eſt occupé à faire quelque action qui l'empêche de prendre le tems bien juſte, comme quand il ſe retire, ou du moins en ſorte que pour le prendre

il ſoit obligé de faire une action plus le grande que celle que vous avez faite pour le lui donner, parce qu'étant d'égale viteſſe vous aurez le loiſir de lui primer le tems : par exemple étant ſitué de Tierce au dedans de l'Epée, & vôtre Adverſaire de ſeconde, ſi vous commencez à lui marquer une feinte de Quarte au dedans de l'Epée, & qu'il veuille d'abord prendre le temps pour vous frapper, il ſera obligé pour ne pas demeurer découvert de vous pouſſer ſon eſtocade de Quarte, ce qui ne ſe pourroit faire que par une action de la ſeconde à la Quarte, qui comprenant les mouvements de la ſeconde à la Tierce, & de la Tierce à la Quarte vous donne le loiſir de parer ou de le frapper lui même : vous aurez le même avantage ſi vous donnez le tems, enſorte que vôtre Adverſaire ſoit obligé d'aller par exemple de la Quarte à la ſeconde, ou à la Prime, ou de la Prime à la Tierce ou à la Quarte, ou de faire un cercle entier &c. Voila de quelle maniere on peut donner le tems, enſorte qu'on puiſſe profiter ſans ſe mettre en danger ; mais pour prendre & gagner le tems, il ne faut pas tant de fineſſe ; car toutes les actions que l'Ennemi peut faire, peuvent vous en donner le moyen, à moins qu'elles ne ſoient de la nature de celles que je viens de dire,

que l'on pourroit faire pour donner le temps à l'Ennemi ; car s'il veut s'avancer vers vous ou se retirer, on le peut prendre au pied levé; c'est à dire le frapper quand il commence à lever le pied ; s'il recule, ou a les yeux de dessus vous, ou s'il fait quelque action de l'Epée, on peut de même gagner le tems & l'offenser avant qu'il puisse faire une seconde action, pour se couvrir ou pour parer, comme j'ay dit. Mais il faut observer de prendre le tems avec beaucoup de justesse; ensorte que ce ne soit ni trop tôt ni trop tard; mais que dans le même instant que l'Ennemi fait quelque action sur laquelle on peut le frapper, on porte avec une extrême vîtesse ; car dans ces actions on ne sçauroit exécuter ce coup trop promptement.

Il reste à sçavoir ce qu'on apelle même-tems, contre-tems & le contre du contre.

Le même tems est un coup, que vous vous donnez en même-tems, que l'Ennemi vous en pousse un autre ; ce qu'il faut faire ensorte, que vous suiviez toûjours le foible de l'Epée de l'Ennemi du fort de la vôtre, pour empêcher d'être frapé de même-tems, ce qui seroit un coup fourré, & avec tout cela ces coups sont toûjours dangereux, à moins que l'ennemi ne pousse tout droit & ne soutienne son Epée, en poussant son estocade : car s'il pousse de travers, & s'il laisse tomber la

pointe de son Epée, on court risque d'être blessé.

Le contre-tems est un coup par lequel on frappe l'Ennemi quand il part mal à propos ; où qu'il prend trop tard le tems qu'on lui donne, à dessein de l'attirer. J'ai déja dit que cela est fort dangereux, contre un homme qui a autant ou plus de vitesse que vous, puisqu'il vous peut frapper dans la naissance du tems que vous lui donnez, si vous ne le faites avec les précautions que j'ai marqué en parlant de la maniére, dont il faloit donner le tems. Mais si l'Ennemi ne part qu'à la fin de la feinte, on peut gagner sur lui ce tems qu'il a perdu, & le fraper par un contre-tems.

Le contre du contre est un coup par lequel on frape l'Ennemi, quand il n'a pas bien pris le contre-tems, de sorte qu'il n'est d'aucun usage quand l'Ennemi a bien pris le contre-tems, de même que le contre-tems quand l'Ennemi a bien pris le tems. Mais quoiqu'il en soit, cette distinction du contre-tems d'avec les autres tems est tout-à-fait inutile, puisque toutes les actions que l'on fait dans l'ordre quand on a l'Epée à la main, sont toûjours contraires, ou le contre de la derniere que l'Ennemi a faite, & que l'on pourroit avec autant de raison ajoûter un contre du contre, & ainsi jusqu'à l'infini.

Aussi n'en ai-je parlé que pour donner l'intelligence de ces mots, dont quelques maîtres font beaucoup de bruit comme s'ils contenoient, quelque grand artifice ; quoique dans la vérité, tous les tems se doivent reduire à trois qui sont; le tems, le même-tems, & le contre-tems : le premier est celui que l'on prend avant que l'Ennemi pousse son coup. Le second est celui que l'on prend en même-tems qu'il pousse. Le troisiéme est celui que l'on prend quand il a commencé à pousser son coup, ou trop tard ou mal à propos; car quand l'Adversaire auroit marqué dix tems auparavant vôtre coup, ce ne seroit toûjours qu'un contre-tems ; parce qu'il n'est le contre ou le contraire que du dernier tems qu'il a fait.

CHAPI-

CHAPITRE VI.

De la Mesure.

LA Mesure est une situation en laquelle on est assez près de l'Ennemi pour le fraper, ou en être frapé. Etre en mesure, c'est être assez près de son Adversaire pour le fraper, ou en être frapé. Gagner la mesure, c'est se mettre en cette situation, à dessein de fraper l'Ennemi. Donner la mesure, c'est se mettre assez près de l'Ennemi pour pouvoir en être frapé. Rompre la mesure, c'est quitter cette situation, & se mettre hors d'état d'être frapé.

Quoique toutes ces définitions soient fort claires, la mesure n'en est pas pour cela plus aisée à connoître ; je veux dire que cette situation en laquelle on est assez près de l'ennemi pour le fraper, ou en être frapé, ne laisse pas d'être fort difficile à être connuë & déterminée ; ensorte que l'on puisse sçavoir précisément, que l'on soit assez proche de l'Ennemi pour le frapper, ou en être frappé, ou assez loin pour ne pouvoir, ni le frapper, ni en être offensé.

Si tous les hommes avoien une même tail-

le, s'ils avoient tous les jambes & les bras, d'une même proportion avec le corps, les nerfs également souples, & les Epées de même longueur, on pourroit trouver un moien pour connoître à peu près la mesure : mais comme les Epées sont toutes differentes; que la taille & l'étenduë le sont encore davantage, que les uns ont le corps plus long, & les jambes plus courtes, les autres de longues jambes sous un petit corps, qu'ils ont tous les jambes, les cuisses, les bras plus ou moins longs; plus de disposition, & les nerfs plus souples, les uns que les autres: Il est impossible de dire au juste, jusques où il faut s'avancer pour gagner la mesure, ou s'éloigner pour la rompre à l'Ennemi; d'où l'on peut voir combien ceux-là se trompent, qui, comme l'Auteur du Maître d'Ames, décident que pour être en mesure, il faut pouvoir toucher la pointe de l'Epée de l'Ennemi, du milieu de la vôtre. Comme si tous les hommes & toutes les Epées, étoient jettés à un même moule, & qu'il ne pût pas arriver que vôtre Epée fût si courte, & celle de l'Ennemi si longue, qu'en observant toutes ces régles, vous fussiez encore hors de mesure; quoique vous l'eussiez donné à l'Ennemi.

Il n'y a donc point d'autres moiens pour bien connoître la mesure, que de s'exercer & de battre le fer, jusqu'à ce que par une lon-

gue pratique, jointe à un bon jugement, & à une parfaite connoissance de l'Art, on puisse connoître d'un coup d'œil, l'étenduë de l'Ennemi, & son éloignement; c'est une habitude qu'en vain on pretend d'acquérir par de beaux raisonnemens, puisque l'on voit tous les jours, que ceux qui ont négligé de s'en instruire par le travail & l'exercice, l'aprennent souvent à leurs depens dans l'occasion.

On peut seulement remarquer que la mesure doit être considerée en deux façons : C'est à sçavoir à nôtre égard, quand nous sommes assez près de l'ennemi pour le pouvoir frapper, ou à l'égard de l'ennemi quand il est assez près pour nous pouvoir offenser; car ces deux sortes de mesures peuvent être séparées, puisque nous pouvons être en mesure, sans que l'Ennemi y soit, quand nous avons plus d'étenduë que lui, & qu'il la peut avoir de même, sans que nous l'ayons, quand il se peut étendre ou atteindre plus loin que nous.

La mesure considerée à nôtre égard, est beaucoup plus facile à connoître que quand nous la considerons à l'égard de l'Ennemi, particuliérement si nous avons toûjours une Epée de même longueur, ou du moins de laquelle nous ayons accoûtumé de nous servir; car comme nous en pouvons avoir fait

plusieurs expériences, & que nôtre corps est toûjours de même; il n'est pas fort mal-aisé de connoître, jusques où nous pouvons nous alonger ou pousser la pointe de nôtre Epée: mais il n'en est pas de même quand nous considerons la mesure, à l'égard de l'ennemi; car les hommes sont tellement differents de taille & de corps, comme j'ay dit, qu'il est impossible que nous puissions d'abord connoître l'étenduë de tous ceux avec lesquels nous pouvons avoir à faire; il faudroit s'accoûtumer, & s'exercer autant que l'on peut à juger de l'étenduë de tous ceux à qui nous voyons faire Assaut, en remarquant leurs Epées, leurs tailles, leurs bras, leurs jambes, leurs cuisses, leurs souplesses & leur disposition, & ensuite leur étenduë; & quand on voudra se servir de cette connoissance, & en faire l'application, il faudra toûjours tenir à l'Ennemi, la mesure un peu plus longue de peur d'être surpris, c'est-à-dire, lui opposer un peu plus d'étenduë, qu'il ne nous paroît en avoir, jusqu'à ce qu'on le voye étendu, ou faire quelqu'autre action qui nous donne lieu de faire un jugement plus certain de son étenduë, & de la mesure qui lui est necessaire pour nous frapper. On peut toutefois déterminer, que deux hommes d'une taille médiocre, d'une étenduë raisonnable, & porportionnée à leur taille, & qui auront

chacun une Epée de trois pieds, seront en mesure quand l'un des deux croisera la lame de son Epée à un pied près de la pointe, avec celle de l'Ennemi à un demi pied près de la pointe; ou quand ayant des Epées de deux pieds, ils les croiseront à quatre doigts près de la pointe. Mais si l'un a une Epée de deux pieds, & l'autre une de trois pieds, quand ils croisent leurs Epées à quatre doigts près de la pointe, celui qui aura l'Epée de trois pieds, sera en mesure pour frapper, au lieu que celui qui aura l'Epée de deux pieds, sera encore hors de mesure, & n'y pourra être, que quand les Epées se croiseront, à un pied près de la pointe.

Ces exemples peuvent servir en même-tems de preuve de ce que j'ai dit, & de régle pour connoître précisément la mesure, pourvû que l'on se souvienne, qu'elle ne manquera pas de changer, si la taille & les Epées ne sont pas égales, ou dans les proportions que je viens de dire: mais il faut prendre garde, quand je détermine la mesure, que je ne prétend parler que de l'estocade du pied ferme, qui est l'estocade ordinaire, & non pas de l'estocade de passe, que j'expliquerai dans la seconde partie, parceque celle-cy pouvant s'étendre beaucoup plus loin, les choses ne se trouvoient pas de même, puisque l'on pouvoit être en mesure aussi-tôt que les deux

pointes de l'Epée se touchoient.

L'on peut gagner la mesure d'autant de façons qu'il y a de marches différentes, desquelles marches on se sert diversement, selon que l'on est plus près ou plus loin de l'Ennemi; comme je dirai cy-après : mais les meilleurs moiens pour la gagner en sureté, sont de la faire dans le tems que l'Adversaire fait quelque action de l'Epée, ou quelque mouvement du corps, qui l'empêche de vous prendre sur le tems; comme j'ai expliqué cy-dessus.

Que si l'Ennemi vous attend de pied ferme sans branler; il faut faire quelque demonstration, ou action de l'Epée, ou du corps : mais hors de mesure, ou de la portée de l'Adversaire pour l'obliger à faire quelque mouvement, qui vous donne lieu de lui gagner la mesure : mais si l'Ennemi ne fait aucune action & demeure ferme; on ne sçauroit lui gagner la mesure sans péril s'il est habile homme; parceque s'il a autant d'étenduë que vous, comme il le faut supposer; on ne sçauroit la gagner sans la donner; toutefois la maniere la moins dangereuse, c'est de la gagner en approchant insensiblement le pied gauche du pied droit : il y en a qui gagnent la mesure, en éloignant petit à petit la main de la Garde, & ne tenant l'Epée que par le Pommeau, & une partie de la poignée : mais

je ne sçaurois approuver cette invention, parcequ'on ne sçauroit trop bien tenir son Epée; puisque c'est d'elle que dépend la victoire.

L'on peut rompre la mesure en autant de manieres qu'il y a de retraites differentes; parce que de même que l'on ne peut gagner la mesure que par les marches, c'est-à-dire, en s'approchant de l'Ennemi, aussi on ne peut la rompre que par les retraites, c'est-à-dire, en s'en éloignant : mais il est bien plus dangereux de rompre la mesure que de la gagner, parce que quand on la gagne, on est hors de mesure, & quand on la rompt on est toûjours en mesure; de sorte qu'il n'y a point d'autre moien pour la rompre en sureté, que de le faire quand l'Adversaire fait quelque action, ou quelque mouvement de l'Epée ou du corps, qui l'empêche de vous prendre sur le tems de la retraite.

Quelqu'un dira peut-être que cela est trop difficile, & que toutes ces observations sont inutiles, puisqu'on ne les pratique pas, & qu'on voit tous les jours que ceux qui se battent donnent aussi-tôt mutuellement la mesure, sans y prendre garde de si près, & sans être pris sur le tems.

Mais c'est ce qui m'oblige d'autant plus à représenter l'importance de ces régles; car s'il est vrai que l'on ne sauroit donner

le tems, & la mesure sans s'exposer à être frappé, comme je l'ay prouvé, & comme tout le monde en demeure d'accord, & que d'ailleurs tous ceux qui se battent tombent dans ces fautes-là, il est évident que celui qui s'empêchera le plus long-tems d'en faire des pareilles, ne manquera jamais de vaincre, parce qu'il ne manquera jamais d'occasions de frapper son Ennemi.

CHAPI-

CHAPITRE VII.

De l'Etenduë.

CEs trois choses qui sont l'étenduë, la vîtesse & la justesse, doivent suivre immédiatement les deux que nous avons traité dans les deux Chapitres précedens; puisqu'elles en sont l'exécution; car l'étenduë est comme l'effet & l'application de la mesure, & ce seroit envain que l'on auroit une parfaite connoissance, du tems, si quand on voudroit le prendre, on n'avoit ni vîtesse, ni justesse.

L'étenduë est l'espace que l'on peut occuper, ou que l'on occupe en s'alongeant pour frapper l'Ennemi, depuis l'extrêmité du pied gauche jusques à la pointe de l'Epée.

Elle est la même de la ceinture en bas dans toutes les estocades; comme il est aisé de le remarquer: mais de la ceinture en haut, l'étenduë de la Prime, & de la seconde est plus grande que de la tierce ou de la quarte, parceque dans les premieres, le corps s'avance & se panche en avant, & que dans les dernieres & particulierement dans la quarte, le corps demeure situé tout droit

entre les deux jambes, ſans ſe pancher du côté de l'Ennemi, parceque ſans celà, on ne pourroit pas avoir la liberté des reins & du poignet.

La perfection de l'étenduë conſiſte à s'alonger, enſorte que le pied, la jambe & la cuiſſe gauche, avec la cuiſſe droite juſqu'au genou faſſent une ligne droite, & que la jambe droite ſoit ſituée en telle maniere qu'elle ſoutienne entiérement le corps, ce qui arrivera quand on pourra tirer une ligne perpendiculaire, de l'extrêmité du genou à la pointe du pied, laquelle ligne dans la quarte ira par en haut juſtement atteindre le coude.

Il ne faut pas que la pointe du pied s'avance plus avant que le genou, parcequ'en le faiſant on ne s'appuyeroit que ſur le talon, & ainſi on ſe mettroit hors de force pour ſe relever, outre qu'il faudroit faire un effort plus grand, que l'on ſeroit en danger de gliſſer dans un mauvais terrain, & que cet effort donneroit beaucoup plus de tems, & de commodité à l'Ennemi pour vous fraper, & que même l'eſtocade en ſeroit beaucoup plus courte : il ne faut pas non plus retenir le pied, & avancer le genou au-delà de la pointe, parcequ'on ſeroit en danger de tomber ſur le nez, & que l'on n'auroit point de fermeté, ni de force pour ſe relever, d'autant que l'on ne ſeroit appuyé que que ſur la pointe du pied.

Pour acquerir cette étenduë, il faut, quand on pouſſe, s'abandonner entiérement, & s'allonger autant qu'il eſt poſſible, pourvû que le pied droit tombe à terre dans la ſituation que je viens de dire; parceque le bras gauche que l'on rejette en arriere pour donner plus de vîteſſe à l'action, ſervira aſſez de contrepoids pour vous empêcher de tomber en avant; & il faut s'exercer juſques à ce que les cuiſſes avec la jambe & le pied gauche faſſent une ligne droite, ou la plus approchante de la droite, que la ſoupleſſe de vôtre corps vous le pourra permettre.

On me dira peut-etre qu'il n'y a point d'homme, ou du moins tres-peu, qui ayent la diſpoſition pour s'etendre autant que je le demande : il eſt vrai que c'eſt un grand avantage quand la nature a pourvû quelqu'un d'un corps propre pour réüſſir dans l'exercice auquel il veut s'appliquer : mais il n'eſt pas moins véritable auſſi qu'il eſt très-peu de choſes deſquelles un travail opiniâtre ne puiſſe venir à bout, & que ſi les premiers ont plus de facilité à apprendre, les derniers ont de leur côté plus de fermeté à retenir ce qu'ils ont une fois appris. Quoi qu'il en ſoit; il n'y a pas une action dans ce livre, qui ne ſoit déſignée ſur le naturel, & que je n'aye

moi-même exécuté de la même maniere ; de ſorte que tout ce que je voudrois conſeiller, ſeroit de prendre garde au terrain ſur lequel on ſeroit obligé de combattre ; car s'il eſt gliſſant ou d'un ſable mouvant, il ne faut pas finir l'eſtocade, en lui donnant toute l'étenduë dont vous êtes capable, de peur que le pied ne vous gliſſe, ou qu'il n'ait pas l'aſſiette aſſez ferme pour vous permettre de vous relever : mais dans un terrain ferme & ſolide ; il n'y a point de danger de s'allonger tout-à-fait, parceque plus vôtre étenduë eſt grande, plus vous avez de facilité à gagner la meſure.

Ceux qui s'opiniâtrent à ſoûtenir le contraire, qui ſont en fort grand nombre, & qui prétendent que l'on ne peut ni ne doit s'étendre autant que je le dis : mais qu'il vaut mieux n'allonger pas le pied, & avancer davantage le corps en avant, le font ſans aucune raiſon: mais ſeulement parce que peut-être ils ont vû que cela ſe pratiquoit auſſi dans les combats de l'Epée, & du poignard ; & qu'ils n'ont pas examiné la difference qu'il y avoit de ces combats avec ceux de l'Epée ſeule; car dans les premiers, ils étoient forcez d'avancer beaucoup le corps, en allongeant une eſtocade, tant à cauſe que le poignard, dont on ſe ſervoit faiſant pancher le corps en avant; on étoit obligé en pouſſant de le tenir dans la

même ſituation, pour ne lui pas faire faire un mouvement contraire à celui de la jambe droite, en le faiſant reculer dans le tems qu'elle s'avançoit, que parceque l'on vouloit toûjours ſe couvrir avec le poignard, qui étant fort court contraignoit d'avancer tout le côté gauche, & le corps par conſequent : mais dans les combats de l'Epée ſeule ; il n'en eſt pas de même, puiſque toute la deffence ſe tirant de l'Epée, & le bras gauche ne ſervant qu'à faciliter le mouvement & augmenter la vîteſſe du coup en s'étendant en arriere : il eſt néceſſaire de s'étendre le plus que l'on peut pour fraper de loin, & de tenir le corps éloigné de l'Ennemi pour n'être pas ſi-tôt expoſé à ſes coups: Ceux qui ont ſuivi la méthode oppoſée, ont été tués par des coups qu'ils ont reçû dans la tête, laquelle ils avançoient mal à-propos & ſans néceſſité ; ce que l'on peut auſſi remarquer dans tous les anciens Livres d'eſcrime, où les figures qui avancent le corps, même dans les combats de l'Epée ou du poignard, ſont preſques toûjours frapées à la tête ; parcequ'elle eſt la plus expoſée à l'Ennemi.

CHAPITRE VIII.

De la vîtesse.

LA vîtesse est une habitude par le moien de laquelle on fait en peu tems, quelque action de l'Epée ou du corps.

Il n'est pas nécessaire de m'arrêter à prouver ici, que la vîtesse est d'une très-grande importance dans cet exercice, parceque la chose parle d'elle-même, que tout le monde en demeure d'accord, & qu'on le peut connoître par ce que j'en ai dit.

Il faut seulement remarquer deux choses. La premiere, qu'elle n'est pas nécessaire dans toutes les actions que l'on fait; car par exemple, il faut marquer les feintes avec beaucoup de douceur, parceque si on les fait avec trop de précipitation : elles ne pourront pas tromper l'Ennemi, d'autant qu'il n'auroit pas le loisir de les remarquer. La seconde, que la vîtesse est particuliérement nécessaire pour pousser une estocade & pour se retirer; car en poussant avec vîtesse, on ne manquera jamais de fraper l'Ennemi; pourvû que l'on parte à propos & en se retirant de même; on empêchera l'Ennemi de vous rendre la pareille & de risposter.

Pour acquerir une grande vîtesse, il faut joindre un fréquent exercice avec une parfaite situation du corps, comme je l'ai expliqué; car quand on est disposé de la sorte, on a les forces bien unies, l'action libre & toutes les parties du corps en état de contribuer à l'execution & à la vîtesse du corps; en sorte, que par éxemple quand vous alongez une estocade, le poignet qui commence l'action, & la main qui s'avance la premiere, attire le coude qui se plie, & ensuite l'épaule & le corps, lequel cessant en même temps d'être appuyé sur le pied droit, est obligé par son propre poids de tomber en avant où il est attiré, outre que les nerfs & les muscles du jarrêt & de la cuisse, de la jambe & du pied gauche, ayant été gênés & chargés de la pesanteur du corps & cherchant leur liberté, s'alongent & se débandent, & font une espece de ressort qui chasse le corps en avant avec l'aide de la main gauche, qui s'étendant en arrière repousse l'air, & contribuë de son côté à la vîtesse de l'action: mais il faut que tout cela se fasse en même tems, en s'abandonnant absolument, & revenant avec la même promptitude, à moins que l'on ne juge plus à propos d'aller au corps, ou de reprendre de la main, c'est-à-dire, frapper l'ennemi une autre fois avant que de se rele-

ver: Et voilà les raisons de cette grande vîtesse que l'on admire en beaucoup de personnes; on voit par ces éxemples, que quand l'action est un peu grande, il faut que toutes les parties du corps contribuent à la vîtesse,

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

De la Justesse.

LA justesse est une habitude, par le moyen de laquelle on atteint l'endroit que l'on veut frapper, & l'on fait toutes les actions de l'épée dans une proportion raisonnable.

On voit par cette définition que la vîtesse ne comprend pas seulement cette industrie par laquelle on frappe toûjours où l'on veut, mais encore la proportion de toutes les autres actions; parce que chaque action de l'épée demande une justesse particuliere, & que par éxemple, ce ne seroit pas une action réguliére de lever le bras bien haut pour battre l'épée de l'ennemi, encore que par hazard, on frappe du fort de l'épée le foible de la sienne comme on a accoûtumé; il faut donc que le jugement & les leçons du Maître réglent cela, & qu'une longue pratique nous l'apprenne: tout le conseil que l'on peut donner, est de conduire toûjours de l'œil la pointe de l'épée dans les estocades; & dans les autres actions de n'écarter l'épée ni trop haut ni trop bas,

ni trop en dehors, ou en dedans ; mais de ne lui donner qu'autant de mouvement qu'il en faut pour animer les actions que l'on veut faire, afin de la tenir toûjours, en ſorte qu'elle nous couvre & qu'elle ſoit oppoſée à l'ennemi.

Il faut enfin prendre garde que la juſteſſe ſoit jointe avec la vîteſſe, l'étenduë, la connoiſſance du tems & de la meſure, parceque ces cinq choſes ſont inſéparables ; & que le défaut de l'une, rend toutes les autres inutiles.

CHAPITRE X.

Des Marches.

LA marche dans cet éxercice, eſt la maniere de s'approcher de l'ennemy ou d'aller autour de lui pour prendre ſon avantage ; il y en a quatre differentes qui ſont :

La marche naturelle, qui ſe fait en marchant ſimplement à l'ordinaire ; c'eſt-à-dire, en faiſant un pas du pied gauche, qui ſe trouve le plus loin de l'ennemi quand on met l'épée à la main ; & enſuite un autre du pied droit, & après un du pied gauche, & ainſi juſques à ce que l'on ſoit près de l'ennemi.

La ſeconde marche ſe fait en levant le pied gauche le premier & le portant derriere le pied droit, plus loin ou plus prés, ſelon qu'on le juge à propos, & en avançant après le pied droit plus avant & enſuite le pied gauche, comme j'ai dit ; cette marche eſt connuë de très-peu de gens, quoiqu'elle ſoit d'une grande utilité, comme je le ferai voir.

La troiſiéme marche, par ſerrement de meſure, ſe fait en levant le pied droit le pre-

mier, l'avançant de la moitié d'un pas naturel, en ſorte que dans le même inſtant, pour tenir les forces unies, on faſſe ſuivre & avancer d'autant le pied gauche, ſoit en le traînant ou en le levant, ſelon la qualité du terrain,

La quatriéme marche, en tournant l'ennemi à droit ou à gauche, ſe fait en portant à côté le pied gauche, ou le pied droit comme on le juge le plus à propos, & faiſant promptement ſuivre l'autre pied pour ſe remettre en garde.

La marche naturelle ne doit ſervir que quand on eſt encore loin de l'ennemi; mais il faut finir enſorte que le pied droit demeure devant, afin de ſe trouver en garde, & s'empêcher d'être ſurpris, & s'arrêter à deux pas près de la meſure pour s'approcher enſuite inſenſiblement, & en dérobant la meſure par la ſeconde, ou la troiſiéme marche; car ſi l'on faiſoit encore un pas en portant le pied gauche devant le droit, l'ennemi pourroit achever de gagner la meſure par la ſeconde marche, & vous frapper dans cette ſituation irréguliére, ou bien vous pouſſer une eſtocade de paſſe, ſans ſe mettre en danger, parce que vous ne ſeriez pas en état de lui rendre la pareille.

La ſeconde, & la troiſiéme marche ſervent toutes deux tant pour s'approcher de

l'ennemi, que pour gagner de la meſure, mais avec cet avantage pour la ſeconde marche qu'en approchant le pied gauche tout auprès du talon du pied droit, on gagne autant de meſure en un ſeul tems, qu'on en gagne ordinairement par deux ſerremens de meſure, & en quatre tems pour la troiſiéme marche; car comme c'eſt le pied gauche qui gagne la meſure dans l'eſtocade du pied ferme, d'autant qu'il eſt comme le centre d'où commence l'étenduë, & que cette étenduë ne peut arriver plus près de l'ennemi, qu'à meſure que le centre s'en approche: il eſt certain qu'en avançant le pied gauche auprès du pied droit, ce qui ſe fait en un ſeul tems, & par un ſeul mouvement, on avance d'un pas de meſure, au lieu que dans un ſerrement de meſure qui ſe fait en deux tems, puiſqu'il faut avoir appuyé le pied droit à terre avant que de remuer le pied gauche, on ne gagne qu'un demi pas de meſure, d'autant que le pied gauche ne s'avance pas davantage & que le mouvement du pied droit n'y ſert de rien; de ſorte que pour gagner un pas de meſure, il faut deux ſerremens de meſure, & quatre temps comme j'ai dit.

D'ailleurs, cette ſeconde marche peut encore fournir deux moyens, de gagner ou de dérober la meſure ſans la donner à

l'ennemi ; car s'il ne manque qu'un demi pas pour être en mesure, on peut avancer le pied gauche d'autant, ou tout d'un coup, ou en l'appprochant insensiblement du pied droit, sans que pour cela en donne la mesure à l'ennemi, parce que votre épaule gauche n'est pas moins éloignée de lui, & que tout le mouvement se fait par la cuisse & la jambe gauche ; mais si l'on faisoit ce demi pas par un serrement de mesure, comme il commence par le mouvement du pied droit, on donneroit la mesure à l'ennemi sans la gagner, puisqu'on ne la peut gagner que du pied gauche, comme j'ai dit.

Par toutes ces raisons, il est clair que la seconde marche est la plus propre de toutes pour gagner la mesure, quoique la troisiéme ne laisse pas d'avoir ses utilités & de servir dans la plûpart des inventions, dans lesquelles pour animer l'action il faut toûjours accompagner le mouvement du poignet de celui de tout le reste du corps.

La quatriéme marche en tournant sert pour mettre l'ennemi en désordre, ou pour lui mettre le soleil, ou le vent au visage ; ou pour prendre l'avantage du terrain : mais il faut bien prendre garde de ne point faire cette marche en mesure, parce qu'à chaque pas que vous feriez, l'ennemi pour-

roit prendre ce tems pour vous frapper d'autant plus aisément, qu'il vous faut faire un second tems de l'autre jambe pour vous remettre en garde & en état de fraper : que si c'est vôtre adversaire qui se serve de cette marche, & que l'on soit en mesure ; il faut le fraper dans le tems qu'il commence ladite marche : mais s'il est hors de mesure, on peut le gagner & le fraper dans le premier tems qu'il fait, parce que dans cet état il ne sçauroit vous allonger une estocade ; que s'il est trop loin, il faut le serrer de près ou aller de même côté que lui, & comme à sa rencontre afin de l'empêcher de prendre ses avantages.

CHAPITRE XI.

Des Retraites.

LA retraite, eſt la maniere de s'éloigner de l'Ennemi pour lui rompre la meſure, ou pour le ſurprendre en l'attirant : elle ſe peut faire de quatre manieres.

La premiere, eſt la retraite naturelle qui ſe fait en retirant le pied droit derriere le pied gauche, & enſuite le gauche derriere le droit, comme ſi l'on marchoit à reculons ; cette retraite ſe fait en deux tems : mais dès la fin du premier tems on eſt hors de meſure ; pour la bien exécuter, & avec facilité, quand on a pouſſé une Eſtocade, il faut étendre la jambe & le jarrêt droit, & étant aidé du contrepoids du bras gauche, & du mouvement de la tête, qu'il faut en même-tems retirer en arriere, on aura aſſez de force pour ſe remettre le corps tout droit, & à plomb ſur le pied gauche, enſorte que la jambe droite ſe pliant un peu, & paſſant derriere la jambe gauche avec vîteſſe, n'aura aucune peine d'attirer le corps du même côté, ce qui ſe fait par la même raiſon, par laquelle nous

nous avons dit que le jarrêt gauche en ſe débandant, & ſe dépliant, donne la vîteſſe à l'eſtocade.

La deuxiéme retraite qui répond à la ſeconde marche, ſe fait en approchant le pied droit du pied gauche, & enſuite lâchant ou retirant en arriere le pied gauche d'un pas naturel ; cette retraite ſe fait auſſi en deux tems, mais auſſi bien que la premiere : elle eſt connuë de ſi peu de gens que je puis dire, qu'elles me ſont preſque toutes deux particulieres.

La troiſiéme retraite, qui repond à la troiſiéme marche, ſe fait par un rompement de meſure, en retirant en arriere le pied gauche environ d'un demi pas, & attirant en même-tems le pied droit d'autant, ſoit en le trainant ou en le levant, ſelon le terrain ; cette retraite n'a auſſi que deux tems : mais elle a ce deſavantage qu'elle vous éloigne moins de l'Ennemi que la ſeconde, de même que la ſeconde vous éloigne beaucoup moins que la premiere,

La quatriéme ſe fait en ſautant ; c'eſt à-dire, en remettant le pied droit au lieu d'où il étoit parti, en pliant enſuite le genou pour prendre force, & enfin ſautant en arriere, enſorte qu'on tombe en garde : d'où l'on voit que cette retraite a trois tems,

La premiere, la ſeconde & la quatriéme retraite, ſervent pour s'éloigner de l'Ennemi, auſſi bien quand on eſt en garde, ſans avoir pouſſé, que quand on a alongé une eſtocade. La troiſiéme retraite ne ſert que pour ſe retirer quand on eſt ferme, ſans avoir pouſſé; elle eſt extrêmement dangereuſe quand on eſt en meſure, à moins que l'Ennemi ne ſoit occupé à faire quelque action qui vous donne le moien de vous en ſervir ſans vous expoſer, parce que vous éloignant peu, & ſe faiſant en deux tems: elle donne moien à l'Ennemi de vous fraper en gagnant la meſure, par la ſeconde marche; ou ſans marcher, par une eſtocade de paſſe.

La premiere, la deuxiéme & la quatriéme retraite, vous mettent toutes trois hors de meſure: mais avec cette difference, que l'on le fait avec beaucoup plus de facilité, par les deux premieres, que par la derniere: car premierement, elles n'ont que deux tems & la quatriéme en a trois. ſecondement, dans la quatriéme, le premier tems ne ſert qu'à vous remettre après avoir pouſſé vôtre eſtocade. La ſeconde qu'à vous baiſſer pour pouvoir ſauter, de ſorte que pendant plus de deux tems, on demeure toûjours en meſure, & en état d'être frapé par l'Ennemi s'il a de la vîteſſe; au lieu que dans les

deux autres, le premier tems vous ôte de meſure: car dans la ſeconde; il vous éloigne le corps juſques ſur le pied gauche, & dans la premiere beaucoup plus loin.

Troiſiémement, la retraite en ſautant vous oblige dans le ſecond tems, à plier les genoux, & à faire effort pour vous élancer en arriere, & vous empêcher de pouvoir parer, & encore moins de riſpoſter, parce que toute action violente, comme eſt le ſaut, roidit les nerfs, ôte la liberté du mouvement, & met en déſordre, au lieu que la retraite naturelle, auſſi bien que la ſeconde, ſe faiſant ſans effort, & vous tenant toûjours les forces unies, & un pied en terre, vous laiſſe la facilité toute entiere; ſoit pour parer en vous éloignant, ou pour revenir dès la fin du premier tems, afin de riſpoſter ſi l'Ennemi gliſſe ou fait quelqu'autre faute.

Quatriémement. La quatriéme retraite vous laiſſe pendant le ſecond tems dans une même place ſans vous éloigner, & ne peut vous ſervir que très difficilement dans les ſables mouvans, & dans un terrain gras & limoneux; au lieu que les deux premieres vous éloignent continuellement, & peuvent vous ſervir dans toute ſorte de terrain, à cauſe qu'on eſt dans une aſſiette plus ferme & qu'on a toûjours un pied à terre; mais

de quelque maniere que l'on faſſe retraite, il faut bien prendre garde de tenir la pointe de ſon Epée devant ſoi, & d'être toûjours bien en garde juſques à ce qu'on ſoit hors de meſure, de peur d'être ſurpris, & afin de pouvoir parer & riſpoſter ſans peine, quand il eſt neceſſaire.

CHAPITRE XII.

Maximes & obſervations, pour l'exercice de l'épée ſeule.

COmme cet Art eſt le plus important, & le plus dangereux de tous, j'ai crû que je devois mettre ici quelques obſervations qui, ſi je ne me trompe, ne ſeront pas inutiles, pour la conduite de ceux qui voudront s'en acquitter avec ſuccès.

La premiere & la plus conſiderable obſervation, eſt qu'il faut que le jugement agiſſe dans toutes les actions que l'on veut entreprendre quand on a l'épée à la main, parcequ'il faut du moins autant combattre de la tête que du bras; & que tout ce qu'on ne fait pas avec deſſein & avec raiſon ne réüſſira jamais que par hazard; il faut donc ſe recueillir en ſoi-même, ſe poſſeder parfaitement, ne s'étonner de rien, & avoir l'eſprit preſent au dernier point à tout ce qui ſe paſſe, tant pour profiter de toutes les fautes de l'Adverſaire, & de tous les avantages que la fortune nous peut offrir, que pour nous ſervir de toutes les connoiſſances que peuvent nous avoir donné les actions precedentes; par exemple de l'é-

tenduë de l'ennemi, de ſa force, de ſes parades, &c. d'autant que l'on pourra prendre ſes meſures pour le reſte du combat, avec beaucoup plus de ſûreté.

De cette premiere obſervation, on peut tirer deux conſequences fort importantes. La premiere eſt, qu'il ne faut rien entreprendre avec emportement & à la hâte : mais ſagement, & de ſang raſſis, parce que la précipitation nous empêche de bien raiſonner, & qu'il ne faut ſe preſſer que dans l'occaſion du coup, qui ne ſçauroit avoir trop de vîteſſe & de promptitude ; de ſorte qu'il ne faut pas imiter ceux qui pouſſent continuellement & ſans relâche : mais il faut eſſuyer leur fougue, & patienter juſques à ce qu'ils vous donnent le moien de les fraper ſans vous expoſer, ce qui ne manquera pas d'arriver bien tôt ; étant impoſſible que parmi tant d'actions précipitées, ils n'en faſſent pluſieurs en déſordre.

La ſeconde conſequence eſt qu'il ne faut rien négliger, particulierement quand l'Ennemi vous donne moien de le fraper, ni s'expoſer mal-à-propos : mais qu'il faut avoir continuellement bon pied & bon œil; prendre garde de bien près au tems & à la meſure, & ne point pouſſer ſi l'Ennemi ne vous en donne le tems, ne rien hazarder ſi ce n'eſt dans une néceſſité ; ne jamais mépriſer

l'Adverſaire, & ſupoſer au contraire qu'il a autant ou plus de ſcience, d'adreſſe, de vîteſſe, & d'étenduë que vous ; juſques à ce que vous ayez eu le moien de vous en éclaircir, & de le connoître avec certitude ; parce que la moindre faute, & la moindre négligence peut être mortelle ; & qu'en ce métier-ci ; comme en celui de la Guerre; il n'eſt pas permis le plus ſouvent de pécher deux fois.

Deuxiémement. Il faut obſerver que toutes les actions de l'Epée doivent être faites, avec grande douceur, & grande liberté, ſans aucun effort ; parce que l'effort roidit les nerfs, ôte la vîteſſe, & la juſteſſe, & donne un tems de même que ſi l'on faiſoit une action ; par exemple, ſi l'Ennemi apuye, & preſſe vôtre Epée de la ſienne ; on peut prendre le tems, & le fraper en degageant de même que s'il avoit écarté ſon Epée du côté où il pouſſe la vôtre ; il faut pourtant que toutes les actions du corps, & tous les mouvemens de l'Epée ſoient animés particulierement en battant l'Epée, ou en parant, ou en pouſſant une eſtocade, & que le mouvement du reſte du corps, accompagne celui du poignet, & de l'Epée : mais il ne faut pas que celà aille juſques à l'excez, afin qu'il n'y ait point d'effort comme j'ai dit ; il faut encore remarquer, que toutes les actions de l'Epée doivent être

animées par un mouvement du poignet en dedans & en déhors, d'autant que si l'Epée demeuroit dans la même situation où elle étoit, l'action seroit gênée & contrainte, & auroit beaucoup moins de grace & de vîtesse.

Troisiémement. Il ne faut point crier, ni affecter de fraper du pied ; parceque cela échaufe & étourdit ; outre que c'est une mauvaise habitude qui peut nuire à la santé, particulierement des hommes délicats, lesquels il faut menager & fortifier peu à peu; quoiqu'il faille s'animer autant que l'on peut sans faire de grimace des yeux, ni du visage ; parce que cela peut vous animer, & vous tenir en action, & faire quelque impression sur l'esprit de l'Ennemi.

Quatriémement. Comme il n'y a rien que l'on ne puisse oublier avec le tems, & qu'il ne sert de rien d'avoir été adroit, si on ne l'est actuellement : il faut du moins, pendant que l'on est jeune, jusques à ce que l'on s'en soit formé une parfaite habitude, se remettre de tems en tems en exercice ou en haleine, comme l'on dit,

Cinquiémement. Il faut se servir de toutes les ruses que l'on peut pour étonner, tromper, ou mettre en désordre l'Ennemi ; car tout est permis quand on a l'Epée à la main, pourvû qu'il n'y ait ni supercherie,

cherie, ni trahison, l'on peut employer toutes les adresses que l'esprit & la parole nous peuvent fournir, & se servir de tous les avantages que nous peut donner le lieu, le terrain, & le tems : par exemple on peut essaïer de pousser l'Ennemi vers un fossé, ou en quelque endroit, où il soit gêné, & n'ait pas la liberté du mouvement, ou se retirer soi-même en lieu où l'on ne puisse être attaqué que par-devant, si l'on a affaire à plusieurs personnes à la fois, ou attirer l'Ennemi en reculant, ou autrement dans quelque bourbier ou terre mouvante, selon qu'on le jugera à propos, ou lui mettre le soleil, la pluye, ou le vent au visage : mais il faut prendre garde en même-tems de ne point tomber dans ces inconveniens-là, & de ne point laisser prendre les mêmes avantages à l'Ennemi.

SECONDE PARTIE.

DES ACTIONS DE L'EPE'E SEULE.

APRE'S avoir parlé des connoiſſances qu'il faut avoir pour ſe bien ſervir de l'Epée ſeule, il reſte à expliquer les actions de l'Epée que l'on peut faire contre l'Ennemi. Je tâcherai de le faire le plus clairement qu'il me ſera poſſible, & avec le même ordre que j'ai ſuivi juſques ici. Toutefois auparavant, il faut remarquer que la principale action de l'Epée, c'eſt le coup par lequel on frape ſon Adverſaire, ce que l'on peut faire par un eſtramaçon, c'eſt-à-dire, du tranchant, ou par une eſtocade, c'eſt-à-dire, de la pointe de l'Epée : mais ſi pour alonger une eſtocade, on avance ſeulement le pied droit, en tenant

ferme le pied gauche ; on l'apelle eſtocade de pied ferme; & ſi l'on tient le pied droit ferme en paſſant, & avançant le pied gauche devant le pied droit, je l'apelle eſtocade de paſſe.

CHAPITRE I.

De la maniere de trouver l'Epée.

QUand on a l'Epée à la main, & que par quelqu'une des marches, on est aproché assez près de l'Ennemi, pour pouvoir entreprendre quelque chose contre lui: La premiere action qu'il faut faire est de lui trouver l'Epée: mais auparavant, il faut se souvenir, que quand on est à deux pas près d'être en mesure; il ne faut s'aprocher de l'Ennemi que par serrement de mesure, ou par la seconde marche; & quand il en fait autant de son côté, de peur d'être pris au pied levé, ou d'être frapé par une estocade de passe.

Trouver l'Epée, c'est croiser l'Epée d'un demi pied ou environ avec celle de l'Adversaire, sans aucun avantage, du fort de la vôtre, sur le foible de la sienne; pour connoître sa force & son dessein, ou pour le fraper.

Pour bien exécuter cette action; il faut sçavoir que quand on trouve l'Epée, ou l'on demeure hors de mesure, ce qui arrive ordinairement, quand les Epées sont longues de trois pieds, ou l'on se met en mesure,

comme il arrive, quand les Epées n'ont que deux pieds de long; il faut, autant que l'on peut, trouver l'Epée sans se mettre en mesure; parce que pour agir prudemment, & n'être point surpris; il faut avant toutes choses, tâcher de connoître la force, & le dessein de l'ennemi, c'est-à-dire, son adresse, sa vîtesse, son étenduë & ses ruses, d'autant qu'après cela, il vous est beaucoup plus facile de vous opposer à ses entreprises, & de faire réüssir les vôtres: or il n'y a point d'action plus propre pour vous en donner le moien, que celle par laquelle on trouve l'Epée; parce que comme elle ne vous donne aucun avantage sur l'Ennemi; il ne se couvre pas & ne se precautionne pas comme il feroit, si l'on le pressoit de plus près: mais si l'on faisoit cette action en mesure, il ne seroit plus tems de songer à reconnoître l'Ennemi, puisque dans ce moment il pourroit vous surprendre, & vous fraper de quelque maniere, que vous n'auriez pas eu le moien de prevoir.

Quand on trouve l'Epée sans se mettre en mesure, ou l'Ennemi fait quelque action de l'Epée, ou du corps, ou il demeure ferme: s'il fait quelque action, on qu'il la fasse sans s'aprocher de vous, plus près qu'il n'étoit; par exemple, s'il degage son Epée, ou qu'il presse & batte la vôtre, on peut prendre le tems

pour le fraper par une estocade de passe, parce qu'encore que l'on ne soit pas en mesure pour une estocade de pied ferme ; on ne laisse pas d'y être pour une estocade de passe, d'autant qu'elle est plus longue, comme je le ferai voir ; on pourroit aussi degager, presser ou battre l'Epée, de même que l'Ennemi : mais comme cela ne vous donneroit aucun avantage, il vaut beaucoup mieux prendre ce tems pour lui engager l'Epée, en vous avançant par un serrement de mesure à dessein de le fraper à la premiere commodité qu'il vous en donnera ; que si l'Ennemi fait quelque action en s'aprochant de vous, & vous donnant la mesure, en engageant par exemple vôtre Epée, ou vous alongeant une estocade ; il ne faut pas manquer de profiter d'une occasion si favorable, en le prenant sur le tems, & lui poussant une estocade de pied ferme: mais si l'Ennemi demeure ferme, comme il doit faire s'il est habile homme; on doit juger qu'il attend que vous fassiez quelque action, pour connoître vos desseins, & vous surprendre vous même; & pour lors comme il ne vous donne aucun moien de prendre avantage sur lui, il faut faire comme lui ; & s'il continuë de demeurer ferme, on pourroit lui faire une feinte, afin de le fraper, s'il étoit assez imprudent pour pousser hors de mesure : mais le plus sûr est de se retirer

& de rompre la mesure à l'Ennemi ; & quand on revient à lui, au lieu de faire comme la premiere fois, lors qu'on est à un serrement de mesure près de trouver l'Epée ; il faut le laisser faire à l'Ennemi ; & dans le tems qu'il commence, il faut en faire un autre, pour gagner la mesure, & engager son Epée à dessein de le fraper : on peut se servir à peu près de la même invention contre ceux, qui quand on leur trouve l'Epée, rompent d'abord la mesure ; car il faut aller à eux sans se presser, de peur qu'ils ne vous prennent au pied levé, & dans le tems qu'ils croïent que vous allez leur trouver l'Epée, il faut que par un plus grand serrement de mesure que la premiere fois, vous leur engagiez l'Epée, afin de les fraper au premier mouvement qu'ils feront.

Mais si les Epées sont si courtes, & l'étenduë de l'Ennemi si grande, que l'on ne puisse pas trouver l'Epée, sans se mettre en mesure ; il faut y prendre garde de bien près ; car il faut tâcher, avant que de trouver l'Epée, de découvrir la force, & les desseins de l'Ennemi ; & ne trouver l'Epée que quand il en fait autant, ou qu'il fait quelque action qui vous en donne le tems : comme quand il marche, ou qu'il fait retraite ; parce qu'autrement, il pourroit vous fraper dans le tems que lui donneroit l'action que vous feriez

pour lui trouver l'Epée ; toutefois en cette occasion le plus sûr est de ne se pas contenter de trouver l'épée, parce que cette situation est trop dangereuse, & donne autant d'avantage à vôtre ennemi qu'à vous ; mais il faut tout d'un coup lui engager l'épée en dominant du fort de la vôtre le foible de la sienne, afin de lui ôter la liberté de vous fraper du côté qu'il voudroit, & de le fraper lui-même à la premiere action qu'il fera, comme je vais l'expliquer.

Mais auparavant, il faut remarquer qu'il y a des gens qui ne veulent pas souffrir qu'on leur trouve l'épée : mais qui degagent continuellement, croiant que par ce moien, ils vous empêcheront de prendre aucun avantage sur eux ; cependant il est certain, qu'ils sont bien moins incommodes que ceux qui demeurent fermes quand vous leur trouvez l'épée, afin de vous voir venir ; au lieu que ceux qui trouvent la pointe de leur épée dans un mouvement perpetuel, vous donnent le moien, quand ils degagent, de prendre le tems pour leur engager l'épée, & gagner la mesure.

CHAPI-

CHAPITRE II.

De la maniere d'engager l'épée.

ENgager l'épée, c'est croiser le foible de l'epée de l'ennemi du fort de la votre à dessein de le frapper à la premiere occasion qu'il vous en donnera.

J'ai expliqué les moyens dont il falloit se servir pour engager l'épée, en parlant de la maniere de la trouver ; car j'ai fait connoître, qu'il ne falloit l'engager, que quand l'ennemi faisoit quelque action sans s'approcher de vous, après qu'on lui avoit trouvé l'épée, ou quand on ne pouvoit la trouver sans donner la mesure. Il faut seulement remarquer que quoiqu'il faille, autant que l'on peut, trouver l'épée sans se mettre en mesure, il ne faut pas faire de même pour l'engager, puisqu'au contraire, il ne faut jamais engager l'épée sans se mettre en mesure, parce que ce seroit un avantage inutile, & que l'on découvriroit son adresse & ses desseins sans aucun profit ; mais quand on en est venu à bout, il ne faut pas encore pousser d'estocade, de peur que l'ennemi ne pare ou ne frappe de même tems ; jusqu'à ce qu'il vous

en donne la commodité, de quelqu'une des maniéres suivantes.

Quand on engage l'épée de l'ennemi, ou qu'il ne quitte point la vôtre; c'est à-dire qu'il n'en éloigne point la sienne, ou s'il la quitte simplement, en éloignant la sienne du même côté, où elle se trouve située, ou il dégage en la portant de l'autre côté de la votre, ou il pousse une estocade sans dégager, ou il fait la retraite.

S'il ne quitte point votre épée, ou il la touche simplement sans effort, ou il la presse avec effort, ou il leve la pointe de la sienne en faisant glisser le long de la votre, pour rapporter le fort de son épée contre le foible de la votre, afin de la dominer: s'il l'a touche simplement, on doit juger qu'il attend que vous fassiez quelque action, & alors comme il ne vous donne point du tems, on en doit faire autant, & attendre qu'il fasse quelque mouvement de l'épée ou du corps, comme la plûpart des gens ont accoûtumé de faire, afin de le pouvoir frapper sans peril: mais s'il continuë de demeurer ferme, il ne faut pas lui passer une estocade, parcequ'il pourroit parer & risposter ensuite, ou vous fraper en même-tems, en degageant ou en tournant la main de seconde, quand vôtre épée est située de quarte en dedans; ou de quarte, quand vôtre épée est

située de seconde, au-dessus de la sienne: il ne faut pas non plus lui faire une feinte, comme quelques-uns le conseillent, parce que dans une si grande proximité, on seroit trop en danger d'être pris sur le tems: mais il faut se retirer le plus vîte qu'il est possible, par la retraite naturelle, & suivant toûjours l'épée de l'Ennemi du fort au foible; jusques à ce que l'on soit hors de mesure, pour revenir une autre fois à la charge, & tâcher de tromper l'Ennemi de quelqu'autre maniere. s'il presse vôtre épée avec effort; comme cette action violente produit le même effet, que s'il faisoit un mouvement de son épée, du côté où la vôtre lui est opposée, comme je l'ai remarqué dans la premiere partie, l'on peut en cedant à la force, c'est-à-dire, en baissant seulement la pointe de vôtre épée, pour la degager, & laisser passer la sienne, lui pousser une estocade, parcequ'il ne peut pas en même-tems, presser vôtre épée d'un côté, & raporter la sienne de l'autre, qui lui est opposé, comme il lui seroit necessaire pour parer: s'il leve la pointe de son épée, pour en rapporter le fort contre le foible de la vôtre, lorsque vous le tenez engagé, vôtre épée étant située de seconde, au-dessous de son épée, il faut le fraper de prime au-dessous de son épée; & quand vôtre épée est située de tierce au-dehors de l'é-

pée, il faut le fraper de seconde, au-dessus; ou de prime, au-dessous de l'épée.

Si l'Ennemi quitte simplement vôtre épée éloignant la sienne du même côté où elle se trouve située, soit pour vous avertir de l'aller encore engager, afin de vous prendre sur le tems, ou pour vous obliger à pousser à dessein de vous fraper, en esquivant le corps, ou après avoir paré, on peut, quelque dessein qu'il ait, le fraper, pourvû que l'on prenne le tems bien vîte, ou lui faire une feinte.

Si l'Ennemi degage à dessein de degager simplement, ou de vous faire une feinte, ou de vous fraper; il faut que dans le tems qu'il degage, & que la pointe de son épée commence à passer de l'autre côté de la vôtre, partir brusquement, & lui pousser une estocade, du fort au foible du côté qu'il laisse découvert

Si l'Ennemi pousse sans degager, ce qu'il ne peut faire que par un coup faux de seconde au dedans de l'épée en esquivant le corps en avant, ou de quarte au dessus de l'épée, lorsque l'on lui tient engagé de tierce en dehors: il faut parer en rompant la mesure, & risposter ensuite dans le tems qu'il se remet.

Si l'Ennemi fait retraite avec vîtesse, & se met hors de mesure: il faut le suivre sans se

presser par serrement de mesure, pour engager derechef son épée s'il est possible: mais s'il se retire lentement, ou qu'il ne se mette point hors de mesure; il faut lui alonger une estocade, avant qu'il finisse sa retraite.

Voilà, si je ne me trompe, en peu de mots le détail de tout ce qui se peut faire avec sureté, lorsque l'on engage l'épée à l'ennemi; soit que l'on l'engage de quarte, de tierce, ou de seconde au dedans, au-dehors, ou au-dessus de l'épée: il reste seulement à remarquer deux choses.

La premiere, qu'autant que l'on peut; il faut engager l'épée de l'Ennemi, en tenant la vôtre située de tierce, ou aprochant de la tierce, parce que l'on a une liberté toute entiere pour animer le coup que l'on veut faire par un mouvement de poignet, en dedans, & en dehors, & que l'on peut fraper l'ennemi de quarte, de seconde ou de prime; qui sont tous les coups dont on se sert ordinairement, comme je l'ai remarqué, selon que l'on le juge le plus à propos; on peut pourtant faire des engagemens, en tenant l'épée de seconde, pour fraper l'Ennemi de prime dessous l'épée, ou de quarte au dedans de l'épée: mais je n'approuve point les engagemens où l'on tient l'épée de quarte ou de prime, parce qu'il ne vous reste presque point de liberté, pour le mouvement du poignet; ni de

coup que l'on puisse exécuter commodément.

La seconde, que quand a laissé engager son épée, il faut demeurer ferme, & si l'Ennemi veut vous alonger une estocade, il faudra parer, en rompant la mesure, & risposter ensuite; on pourroit aussi se retirer: mais comme il seroit mal-aisé de le faire, sans s'exposer, à moins que d'avoir une vîtesse extraordinaire; il vaut toûjours mieux ne laisser point engager son épée, ou demeurer ferme, comme j'ai dit.

CHAPITRE III.

De la maniere de gagner l'Epée.

GAgner l'épée, c'est croiser le foible de l'épée de l'Ennemi du fort de la vôtre, & le plus avant que faire se peut, à dessein de le fraper.

La difference qu'il y a entre l'action par laquelle on engage l'épée, & celle par laquelle on la gagne; est premierement, que dans la derniere, on croise l'épée beaucoup plus avant que dans la premiere, & que l'on ne le fait jamais que pour fraper l'Ennemi; au lieu qu'on ne fait ordinairement la premiere, que pour le faire tomber en faute, & trouver le moien de le fraper sans s'exposer.

Secondement. Que la derniere n'est proprement qu'une suite de la premiere, parce que quand on a engagé l'épée de l'Ennemi: & que l'on le veut fraper, ou passer sur lui; il faut faire glisser l'épée le long de la sienne, & le plus avant que l'on peut, en dominant toûjours du fort le foible de celle de l'Ennemi, & détournant & conduisant la pointe de la vôtre, vers la partie que l'on veut frapper, jusques à ce que l'on soit assez avancé; & c'est ce que j'appelle gagner l'épée.

Pour bien exécuter cette action : il faut seulement remarquer. qu'il la faut faire avec grande promptitude, & ne point abandonner l'épée de l'Ennemi : mais faire glisser vivement la vôtre contre la sienne, & le fraper ensuite avec beaucoup de vîtesse, ensorte que tout cela se fasse dans un moment ; parce que si peu que l'on suspendît, & que l'on interrompît l'action, on donneroit le loisir à l'Adversaire de parer, ou de prendre ce tems, ou bien de vous fraper de même-tems.

CHAPITRE IV.

Des Battemens de l'Epée.

BAttre l'épée : c'est fraper le foible de l'épée de l'Ennemi, du fort de la vôtre, & du tranchant de la vôtre, pour detourner la pointe de la sienne, à dessein de se garantir ou de le fraper.

On peut battre l'épée toutes les fois qu'on peut l'engager, ou la gagner : Mais comme il est plus sûr d'engager, & de gagner l'épée que de la battre ; on ne se sert ordinairement des battemens que contre un homme qui pousse de même-tems, ou qui tient le bras, & l'épée étenduë devant lui, la pointe tournée contre vous, ou qu'il l'étend de même ; lors que vous lui poussez, ou enfin qui tient la pointe de l'épée basse.

Pour bien battre l'épée : il faut le faire sans s'exposer dans le tems que l'Ennemi fait quelque action de l'épée ou du corps, & que ce soit par une action, vîte, vive, hardie, & animée, particulierement sur la fin, afin que le coup soit plus sec, & plus ferme.

CHAPITRE. V.

Des croiſemens de l'Epée.

CRoiſer l'épée ; c'eſt oppoſer de travers, le fort & le tranchant de ſon épée à celle de l'Ennemi, preſque à angle droit, ou en croix, pour rompre les actions de ſon épée, ou pour l'attirer, & lui faire faire quelque faute.

La maniere de croiſer l'épée, eſt differente de la maniere de la battre, en ce que pour la croiſer, il ne faut que l'oppoſer à celle de l'Ennemi.

Quoique quand on trouve que l'on engage, ou que l'on gagne l'épée de l'Ennemi, on puiſſe dire qu'on la croiſe, toutefois on ne doit proprement appeller croiſement de l'épée, que l'action par laquelle on oppoſe l'épée à celle de l'Ennemi, preſque à angle droit, comme j'ai dit ; ce que l'on fait ordinairement pour rompre le cercle que l'Ennemi a fait quelquefois avec ſon épée, autour de la vôtre, pour vous empêcher de l'engager, ou pour l'arrêter quand il degage, ou pour parer quand on vous pouſſe deſſous l'épée, ou pour l'attirer quand on croiſe l'épée pour

rompre l'action que fait celle de l'Ennemi, on ne court aucun danger parcequ'il ne peut prendre le tems que vous lui donnez en croiſant l'épée, d'autant que vôtre action finit auſſi-tôt que la ſienne : mais quand on croiſe pour attirer l'ennemi qui a ſon épée ferme, on s'expoſe toûjours, puiſqu'on lui donne un tems ; de ſorte qu'il ne faut l'entreprendre, que lorſque l'Ennemi fait quelque action, comme j'ai dit.

CHAPITRE VI.

Des degagemens de l'Epée.

DEgager l'épée : c'eſt porter l'épée de la ſituation où elle étoit, par-deſſus, ou ou par-deſſous la pointe de celle de l'Adverſaire, en faiſant un cercle entier, ou un demi cercle, ou un quart de cercle, ou en cedant à la force, pour empêcher l'Ennemi de prendre avantage ſur vôtre épée, ou pour lui faire feinte, ou pour le fraper.

Les degagemens qui ſe font en cedant à la force, ſont les plus beaux, & les plus ſûrs ; ils ſe pratiquent particulierement, quand on a l'épée ſituée de quarte, & que l'Ennemi la preſſe, ou la pouſſe en dehors, ou quand elle eſt ſituée de tierce, & que l'Ennemi la pouſſe en dedans ; car en tournant la main de la ſeconde, ou de quarte, ſans l'abbaiſſer, en laiſſant ſeulement tomber la pointe de l'épée : elle ſe trouve degagée, & l'effort que l'Ennemi a fait, vous donne le tems néceſſaire pour le fraper.

Il faut faire les degagemens de l'épée par le chemin le plus court que faire ſe peut ; & par une action prompte, & animée, afin d'être maître du tems, & d'attirer plus facilement le corps, quand il en eſt beſoin, pour l'exécution du coup : mais en finiſſant le degagement, il faut faire enſorte que le fort de vôtre épée domine le foible de celle de l'Ennemi ; & que toute l'action ſoit faite avec grande liberté, pour pouvoir pouſſer, ou parer, ou faire ce qui ſera le plus à propos, enfin, comme je l'ai dit pluſieurs fois, il ne faut degager l'épée, que quand l'ennemi fait quelque action, comme quand il veut engager, ou battre vôtre épée.

Il reſte à remarquer que les trois actions precedentes ; je veux dire pour les battemens, croiſemens, & degagement de l'épée, qu'elles doivent preſque toûjours être accompagnées d'un mouvement du corps, en avant ou en arriere : car quand l'ennemi vous attaque, & que vous les faites pour vous deffendre : il faut rompre la meſure, en même tems : mais quand vous entreprenez quelque choſe contre l'ennemi ; il faut le faire en ſerrant la meſure.

CHAPITRE VII.

Des Feintes.

QUand par les actions dont jai parlé dans les deux chapitres precedens, qui ſont les plus naturelles, & les plus ſimples, on ne peut point avoir d'avantage ſur l'Ennemi; pour lors il faut ſe ſervir des feintes, pour tâcher de le tromper, & de le ſurprendre.

La feinte eſt une reſſemblance de l'action, & du coup que l'on fait pour obliger l'Ennemi à tomber en faute, & trouver lieu de le fraper.

Il peut y avoir autant de ſorte de feintes, que l'on peut faire d'actions de l'épée ou du corps; car par exemple, on peut ſe ſervir des marches, & des retraites en feignant d'avoir peur, pour attirer l'Ennemi dans un lieu deſavantageux, ou de vouloir ſe jetter ſur lui, pour le mettre en déſordre.

Les ſix actions dont j'ai deja parlé dans cette ſeconde partie, ou plûtôt la reſſemblance de ces ſix actions, peuvent auſſi ſervir de feinte, & tromper l'Ennemi: mais ordinairement, on entend par le mot de feinte, une action de l'épée, qui reſſemble ſi bien au coup, quoiqu'elle n'en contienne que le com-

mencement, que l'Ennemi croïant qu'on va le frapper, va mal à propos à la parade, & ſe decouvre enſorte, dedans, deſſus ou deſſous l'épée, que l'on le peut fraper ſans qu'il s'y puiſſe oppoſer, ce que l'on peut faire d'autant de façons qu'il y a de differentes eſtocades, & de differents coups d'eſtramaçon, même on peut faire ſemblant de paſſer un coup d'eſtramaçon pour pouſſer une eſtocade, ou de pouſſer une eſtocade pour fraper par un eſtramaçon: mais comme les feintes ſont extrêmement dangereuſes, quand on ne les fait pas avec toutes les precautions neceſſaires: il faut pour les exécuter à propos obſerver pluſieurs choſes.

La premiere, qu'il ne faut jamais faire des feintes, quand l'Ennemi fait quelque action qui vous donne le moien de le fraper tout droit, parce qu'on ne fait les feintes, que pour trouver une pareille occaſion.

La ſeconde, qu'en faiſant une feinte, il ne faut pas donner lieu à l'Ennemi de vous fraper tout de bon; & pour l'éviter, il ne faut s'en ſervir que lorſque l'on eſt hors de meſure, ou que l'Ennemi fait quelque action, qui l'empêche de prendre le tems de vôtre feinte, & la faire par l'action la plus courte que l'on peut, afin de n'être point ſurpris, & d'avoir le loiſir de s'oppoſer à tout ce que l'ennemi pourroit entreprendre, ou la marquer de

telle ſorte, que l'Ennemi pour prendre le tems, & vous fraper, ſoit obligé de faire une action beaucoup plus grande, comme je l'ai expliqué en parlant du tems.

La troiſiéme, qu'elle ait parfaitement la reſſemblance du coup, & pour y réüſſir; il faut que le mouvement de l'épée, du poignet, du corps, & des pieds, contribuent à la bien marquer; enſorte que l'épée, & le poignet commence, & que le mouvement du corps, & des pieds, ne ſe faſſe qu'à la fin de la feinte, afin qu'elle ſoit plus animée, & que ſi l'Ennemi vouloit prendre le tems, on fût mieux en état de parer, & de l'empêcher: mais il eſt neceſſaire que tout cela ſe faſſe avec une grande douceur, parce que l'effort roidit les nerfs, & empêcheroit d'unir les forces, pour l'exécution du coup.

La quatriéme, que ſi l'on n'eſt pas tout-à-fait en meſure, & que l'Ennemi ne vous la donne pas en s'aprochant de vous: il faut marquer la feinte, en ſerrant la meſure pour la gagner: mais ſi l'on eſt deja en meſure, ou que l'Ennemi vous la donne, il ne faut pas remuer le pied gauche: mais ſeulement lever le pied droit, comme ſi l'on vouloit partir, & le remettre à terre deux doigts plus avant, & pour lors ſi l'Ennemi ne va pas à la parade, on peut finir le coup du côté où l'on a marqué la feinte, en dominant du fort de vôtre

vôtre épée, le foible de celle de l'Adverſaire: mais le plus ſûr eſt d'attendre qu'il faſſe quelque action, ou de tâcher de le tromper de quelque autre maniere, parce qu'autrement il pourroit parer, & vous fraper de même-tems, s'il va à la parade, il ne faut pas attendre qu'il ateigne, ou qu'il touche vôtre épée; avec la ſienne: mais auſſi tôt que l'on voit qu'il ſe branle pour cela: il faut en degageant, la rapporter du côté qu'il demeure, & ſi-tôt que le fort de vôtre épée domine le foible de la ſienne, il faut partir, & lui alonger vôtre eſtocade auſſi vîte qu'un éclair, s'il eſt poſſible.

La cinquiéme, que toute ſortes de feintes ne ſont pas bonnes en toutes ſortes de rencontres, ni pour toutes ſortes d'eſtocades; car il pourroit arriver, qu'encore que l'on eût marqué la feinte dans les regles, l'Ennemi ſeroit allé de telle ſorte à la parade, qu'il n'auroit pas decouvert le côté par lequel vous auriez eu deſſein de fraper; il faut donc pour les faire à propos, remarquer les parades, deſquelles l'Adverſaire a accoûtumé de ſe ſervir, & enſuite emploier les forces qui ſont propres à ces ſortes de parades; par exemple, ſi l'Ennemi pare de quarte, les coups que l'on lui pouſſe de ſeconde deſſus l'épée, & que vous ſoyez ſitué de quarte; il faut lui marquer la feinte de tierce deſſus l'épée,

comme si vous vouliez finir vôtre estocade de seconde, & dans le tems qu'il va à la parade de quarte, il faut raporter vôtre épee, & le fraper de quarte en dedans, parce que sa parade a détourné la pointe de son épee, sur vôtre côté gauche: mais vous ne pourriez pas finir vôtre estocade de seconde, ou de prime dessous l'épée, parce que vous rencnntreriez la pointe de l'épée de l'Ennemi, ni marquer la feinte de quarte, d'autant que comme l'on ne frape pas ordinairement de quarte au dessous de l'épée, vôtre feinte n'auroit pas la ressemblance du coup, outre qu'aiant fait la feinte de quarte, vous ne pourriez pas fraper de quarte en-dedans, parce que pour faire quelque action de l'épée, il faut lui faire changer de situation en l'animant par un mouvement du poignet en-dedans ou en dehors, comme j'ai deja dit: mais si l'Ennemi avoit paré de seconde, il faudroit le fraper de seconde, ou de prime dessous l'épée, parce que si vous alongiez une estocade de quarte en-dedans, vous rencontreriez la pointe de l'épée Ennemie.

Mais pour ne se pas tromper dans le choix des feintes: Voici celles qu'il faut emploier, selon le coup que vous voulez faire, la situation de vôtre épée, & les parades de l'Ennemi.

L'épée peut être située de tierce en-dedans, ou en dehors: quand elle est située de

tierce en-dedans, il faut faire feinte de quarte en dedans à dessein, quand l'Ennemi va à la parade de quarte, de le fraper de seconde dessus l'épée, ou par un coup faux de seconde au-dedans de l'épée, en esquivant le corps en avant, lequel coup est excellent, pourvû que l'on prenne bien le tems auquel l'Ennemi va à la parade; car il ne peut faire faire à son épée deux mouvemens à la fois, pour parer, & pour vous fraper en vous tendant la pointe de l'épée, comme il pourroit faire s'il en avoit le loisir.

On peut encore faire feinte de seconde, dessus l'épée; & pour lors si l'ennemi va à la parade de seconde, il faut le frapper de prime dessous l'épée; s'il passe de quarte, il faut le fraper de quarte au dedans de l'épée, ou par un coup faux de quarte au dessus de l'épée, en tournant la main & pliant les reins en arrière, ce que l'on pourroit faire aussi si l'ennemi avoit paré de seconde: mais ces coups sont un peu dangereux, parce que vous n'êtes pas le maître de l'épée de l'ennemi, pour l'empêcher de vous fraper de même tems; mais s'il part par un croisement de l'épée de quarte la pointe basse, pour rompre & arrêter votre feinte; le meilleur est de se retirer, parce que l'ennemi ne vous laisse aucun jour pour le fraper: mais s'il ne se contente pas d'arrêter votre feinte,

& qu'il pousse votre épée en dehors pour lui faire faire un cercle, il faut ceder à la force, jusqu'à ce que votre épée soit assez élevée, pour pouvoir fraper l'ennemi de seconde dessus l'épée, ou de prime dessous l'épée.

Si l'épée est située de tierce, au dehors de celle de l'Ennemi, il faut faire feinte de seconde au dessus de l'épée, & quand l'ennemi part de seconde, le fraper de prime dessous l'épée: mais s'il part de quarte, il faut le fraper de quarte au dedans de l'épée, ou de quarte au dessous de l'épée, par un coup faux, comme j'ai dit: on peut aussi faire feinte de prime dessous l'épée, comme si l'on vouloit finir l'estocade de prime en-dedans; & si l'Ennemi part de quarte en dedans, le fraper de seconde dessus l'épée: mais s'il rompt la feinte par un croisement d'épée, de seconde en dehors, en laissant tomber la pointe de l'épée, il n'y a autre chose à faire qu'à se retirer.

On peut encore faire feinte de quarte dessous l'épée, comme si l'on vouloit pousser son estocade de quarte au-dedans de l'épée; & si l'Ennemi pare de quarte, on peut le fraper de seconde dessus l'épée: mais s'il rompt la feinte par un croisement d'épée en dehors en laissant tomber la pointe de l'épée de seconde, le plus sûr est de se retirer, comme j'ai dit.

Quand on a l'épée située de quarte, en-dedans, on peut faire feinte de tierce dessus l'épée, pour fraper de quarte en dedans, comme je l'ai expliqué en la cinquiéme remarque; on peut aussi quand on a vû que l'Ennemi a paré un coup faux de seconde en dedans, lui marquer une feinte de tierce, comme si l'on vouloit encore finir de seconde en dedans, & quand il va à la parade de quarte, il faut degager, & le fraper de seconde dessus l'épée; si l'épée est située de quarte en dehors, on peut faire une feinte de tierce en dedans, comme si l'on vouloit finir de quarte; & quand l'Ennemi va à la parade, le fraper de seconde dessus l'épée.

On peut faire beaucoup d'autres feintes, quand on tient l'épée située de seconde, ou de prime: mais je n'en parlerai point, tant à cause qu'il sera facile de les trouver à ceux qui sauront bien celles que je viens de decrire; que parce que je n'estime pas ces gardes si bonnes que celle de tierce, comme je l'ai fait voir dans la premiere partie; il faut seulement remarquer les choses suivantes.

Premiérement, qu'on peut se servir des feintes que j'ai décrites soit que l'Ennemi tienne l'épée, d'une main, ou qu'il la tienne avec les deux mains.

Deuxiémement, qu'elles sont également

bonnes, ſoit que l'Ennemi ſe ſerve de la premiere, de la ſeconde, de la troiſiéme, ou de la quatriéme, pourvû qu'il ne tienne pas l'épée trop haute, trop baſſe ou trop à côté, enſorte que l'on ne la puiſſe pas croiſer ou l'engager.

Troiſiémement, que ſi l'Ennemi tient l'épée trop haute, ou trop baſſe, ou trop à côté; on peut faire feinte de le fraper de la maniere que l'on jugera le plus à propos; & quand on s'apercevra que l'Ennemi voudra parer de la main, ou rapporter l'épée pour battre la vôtre, ou pour parer, on peut en degageant, le fraper du côté qu'il découvrira.

On peut encore faire feinte de battre l'épée pour battre l'Ennemi, quand il voudra degager; par exemple, s'il tient l'épée de ſeconde, ou de tierce, la pointe baſſe; il faut faire feinte de battre l'épée de ſeconde en dehors, & quand l'Ennemi voudra degager pour fraper de ſeconde deſſus l'épée, on pourra le fraper lui-même de prime deſſous l'épée: mais il faudroit en ce cas-là, prendre garde que ce ne fut une feinte de l'Ennemi, pour vous obliger à parer, & vous fraper de prime deſſous l'épée.

Quatriémement, qu'outre les feintes qui ont la reſſemblance du coup, on peut ſe ſervir des autres, ou pour embarraſſer l'Ennemi en feignant par exemple, ou d'engager,

ou de degager, de battre, ou croiſer ſon épée, & celles là doivent être marquées du pied, & de la main, de même que celles qui ont la reſſemblance du coup, ou pour l'attirer, comme quand on ſe decouvre pour l'obliger à pouſſer mal à propos, ou à faire quelqu'autre faute, ou que l'on ſe retire, pour l'obliger à changer de ſituation, & le pouvoir prendre ſur le tems, & ces feintes doivent être marquées de la main ſeule, pour être plus prêt à parer ou à pouſſer.

Cinquiémement, que le ſeul, & veritable moien pour s'empêcher d'être ſurpris par les feintes de l'Ennemi, eſt de rompre toûjours la meſure en parant, parce que, comme les feintes qui ſont bien formées, ſont très-difficiles à être diſtinguées des eſtocades, il faut ſe precautionner contre les deux en même-tems, ce que l'on fait par ce moien; car ſi c'eſt une eſtocade, la parade eſt beaucoup meilleure, que celle qu'on auroit pû faire ſans rompre la meſure; & ſi c'eſt une feinte, quand l'Ennemi veut finir ſon coup, il ne vous trouve plus à la portée de ſon épée, & s'expoſe en s'alongeant à une dangereuſe riſpoſte.

CHAPITRE VIII.

Des Parades.

PArer, c'eſt detourner l'épée de l'Ennemi du fort du tranchant de la vôtre; ou de la main gauche, ou de quelqu'autres maniéres pour s'empêcher d'être frappé.

Les meilleures & les plus ſûres parades, ſe font avec l'épée; c'eſt pourquoi nous ne parlerons des autres, qu'aprés avoir bien fait connoître celle-ci. Il y a trois parades principales, qui répondent aux trois manieres dont on peut allonger une eſtocade, c'eſt à ſçavoir dedans, deſſus, ou deſſous l'épée: ſi l'Ennemi pouſſe ſon eſtocade dedans, il faut parer de quarte pour éloigner ſon épée ſur votre côté gauche: s'il pouſſe deſſus, il faut parer de ſeconde, en ſoûtenant la pointe de votre épée & repouſſant celle de l'ennemi à votre droite: s'il pouſſe deſſous, il faut auſſi parer de ſeconde, laiſſant tomber la pointe de l'épée en dedans & la croiſant avec celle de l'Ennemi, pour la repouſſer dehors.

Mais pour bien executer toutes ces parades, il faut prendre garde; premierement de

de ne point parer trop tôt, pour ne point donner le tems à l'Ennemi de changer de deſſein, & de ne pas prendre la feinte pour le coup, de peur de ſe découvrir mal à propos. Secondement, il faut parer du fort & du tranchant de l'épée, par le chemin le plus court, par l'action la plus prompte & la plus animée que faire ſe pourra, & en ſerrant l'épée afin de la tenir plus ferme, & pouvoir plus facilement détourner celle de l'ennemi: mais il faut que tout cela ſe faſſe ſans effort & avec une grande liberté du poignet & du bras, afin de pouvoir riſpoſter, ou parer derechef, ou entreprendre quelque autre choſe ſi on le juge à propos. Troiſiémement, il faut parer, s'il ſe peut, en rompant la meſure, enſorte pourtant que l'on demeure en telle diſtance de l'ennemi, que l'on puiſſe riſpoſter ſi l'on veut, d'autant que de cette maniere on évite le coup, quand même on n'auroit pas paré juſte, ou que l'on auroit été trompé par une feinte.

On peut ſe ſervir de quelqu'autre parade, outre les trois dont je viens de parler; mais je n'en dirai rien, tant à cauſe que celles-ci ſuffiſent, que parceque l'on ne ſçauroit être trop rompu dans les parades dont on veut ſe ſervir, & que moins on en apprendra, plus on pourra s'y exercer; outre que la plûpart des autres parades ſont defectueuſes; par

exemple, beaucoup de gens parent en faisant des cercles de l'épée en dedans, ou en dehors pour ne pas manquer celle de l'Ennemi; mais je n'aprouve pas ces parades, parce qu'il est inutile de parer par un cercle entier, quand on le peut faire par un quart de cercle, puisqu'il faut toûjours parer par le chemin le plus court; outre que l'on pourroit être frapé, si l'Ennemi suivoit de son épée, le cercle que vous feriez de la vôtre; car quand votre épée seroit basse, si celle de l'ennemi se trouvoit près de la votre, & qu'il partît en même-tems, vous recevriez le coup, avant que la votre eut fait un cercle entier, pour rencontrer la sienne, dont le mouvement s'étant fait par une ligne droite, auroit été beaucoup plus prompt.

D'autres parent en contre-dégageant, ce qui peut se faire ainsi, quand par exemple on tient l'épée de l'ennemi engagée de quarte en dedans, s'il degage pour engager la votre à son tour, & vous frappe dessus l'épée de seconde, ces gens-là disent, qu'il faut, quand il dégage par dessous votre épée, le suivre & degager par dessous la sienne, pour vous opposer à son dessein & parer derechef de quarte en dedans: mais il ne prend pas garde qu'en parant de la sorte il s'exposera a être frappé, parceque l'ennemi dégageant le premier a l'avantage du tems; & n'a

qu'un demi cercle à faire, au lieu que celui qui contre-degage doit faire un cercle entier, & le finir en même-tems que l'Ennemi finit son demi cercle, pour pouvoir parer, outre qu'il seroit bien plus court, & bien plus sûr de parer simplement de seconde, ou de lui pousser une estocade, aussi de seconde, dans le tems qu'il commence à degager.

On se servoit autrefois des parades du poignard, de la rondache, d'une seconde épée, & de la cappe, ou du manteau entortillé autour du bras gauche; & toutes ces parades étoient fort bonnes quoiqu'on ne se servît de la derniere que dans une necessité: mais la mode qui change toutes choses, les a mises hors d'usage, & m'a épargné la peine de les examiner: mais je ne puis me dispenser de parler des parades de la main, dont plusieurs personnes se servent encore, sans doute fort mal à propos.

Les parades de la main, sont une imitation des parades du poignard, dont on se servoit autrefois: mais j'y trouve une grande difference, & je n'aprouve pas que l'on se serve de la main gauche, au même usage; car le poignard avoit une large garde, & une lame de douze, ou de quatorze pouces; ensorte qu'il couvroit entierement la partie gauche, alloit au-devant de l'épée de l'Ennemi, & en detournoit aisément le coup: mais

il n'en eſt pas de même de la main, puiſque cette parade vous oblige à decouvrir, & préſenter tout le côté gauche à l'Ennemi, ſans autre deffence que celle de la main, laquelle ne peut pas aller loin au-devant de l'épée, & n'a pas tant d'eſpace, ni de tems pour parer; que le poignard, qui pouvoit rencontrer la pointe de l'épée Ennemie à trois pieds du corps, outre que la main étant toute deſarmée, ou tout au plus couverte d'un ſimple gant, peut facilement être coupée d'un eſtramaçon, ou percée de la pointe avec le bras ou le corps, au lieu qu'en parant de l'épée, on ne decouvre point du tout la partie gauche, & l'on a l'avantage d'avancer l'épée, bien loin du corps, au-devant de l'épée de l'Ennemi, de le pouvoir parer plus facilement, & d'avoir la main droite, le bras, & le corps, couverts de la garde & du fort de l'épée.

Il y a encore une maniere d'éviter le coup qui ſe fait en eſquivant le corps, & que j'ai voulû mettre ici, pour ne laiſſer rien à dire, quoiqu'elle ne ſoit pas proprement une parade, puiſqu'elle ne detourne pas l'épée de l'Ennemi.

On peut eviter le coup, en eſquivant le corps de deux façons, la premiere en baiſſant ſimplement le corps de ſeconde, pour faire paſſer la pointe de l'épée de l'Ennemi par

deſſus vous, quand il pouſſe au-dedans de quarte, ou qu'il marque une feinte de ſeconde deſſus l'épée: la ſeconde en quartant, ou voltant, c'eſt à-dire, en faiſant un-demi cercle du pied gauche, & le corps en arriere, le pied droit demeurant ferme, & preſentant l'épée de quarte, ou de quinte à l'Ennemi; on peut s'en ſervir toutes les fois que l'on vous alonge une eſtocade de prime, ou de ſeconde, en obſervant ſeulement que quand l'Ennemi pouſſe deſſus, il faut degager en quartant, afin de maitriſer ſon épée.

La premiere maniere d'eſquiver le corps eſt fort bonne, pourvû que l'action du corps, ſoit aidée de celle de l'épée, pour vous mieux garantir de celle de l'Ennemi: mais je ne conſeillerois à perſonne de quarter, ou volter, que dans une neceſſité, comme quand on n'a pas la liberté du terrain, pour rompre la meſure, ou que l'on eſt en deſordre, ou que l'Ennemi pouſſe de trop près, ou qu'il paſſe ſur vous, ou que l'on eſt attaqué par pluſieurs perſonnes, parce que l'on ne ſçauroit quarter, ſans tourner le dos à l'Ennemi, & ſe mettre dans une poſture fort gênée, & de laquelle on ne peut ſe remettre qu'avec beaucoup de tems, outre que dans cette occaſion, on ne frape l'ennemi que par hazard, à cauſe que la vûë ne ſçauroit condui-

re la pointe de l'Epée, jusques à la fin du coup, sans une furieuse contorsion, & qu'il est toûjours plus sûr de se servir des parades de l'épée, en rompant la mesure, puisque l'on demeure toûjours en état d'entreprendre ce que l'on juge à propos, & de s'opposer à tous les desseins de l'Ennemi.

CHAPITRE. IX.

De l'estocade de pied ferme.

C'Est ici le plus important Chapitre de ce traité, puisque l'estocade est comme le chef-d'œuvre de l'escrime, & que toutes les autres actions de l'épée ne sont que des moiens que l'on emploit pour la bien exécuter, aussi l'effet en est-il plus considerable, que de toutes les autres ensemble; il n'y a point de parade, de battement, ni de feinte, qui deconcerte autant l'Ennemi, qu'une estocade poussée à propos: mais comm'on en peut tirer de grands avantages, elle peut être aussi extrêmement dommageable à ceux qui l'exécutent mal, ou qui s'en servent à contre-tems, par les raisons que je dirai; c'est pourquoi on ne sçauroit trop s'étudier à en avoir une parfaite connoissance.

L'estocade en général, est une action par laquelle on tâche d'offencer l'Ennemi, de la pointe de l'épée.

L'estocade de pied ferme, est une action par laquelle, on tâche d'offencer l'adversaire de la pointe de l'épée, en avançant la main droite, le pied, le bras droit, & le corps; le

pied gauche demeurant ferme, & la main gauche s'étendant en arriere.

Pour les gauchers, c'eſt tout le contraire; on l'apelle eſtocade de pied ferme, parce que le pied gauche, qui eſt le plus éloigné de l'Ennemi, & lequel eſt comme le fondement de tout le corps, & le centre de la plûpart des actions de l'épée, demeure ferme en ſa place.

Les eſtocades ſont tirées des gardes, de même que les gardes ſont tirées des diverſes poſitions de l'épée, & de la main, de ſorte qu'il y a quatre, ou cinq eſtocades differentes, qui ſont la prime, la ſeconde, la tierce, la quarte, & la quinte, de même qu'il y a, ou qu'il peut y avoir cinq gardes diverſes, auxquelles elles repondent; car la prime repond à la premiere garde, la ſeconde, à la ſeconde, la tierce à la troiſiéme, la quarte à la quatriéme, & la quinte à la cinquiéme; toute la difference qu'il y a, c'eſt que les gardes ne ſervent qu'à ſe deffendre, & conſiſtent dans une ſituation immobile, & que les eſtocades ne ſervent que pour attaquer, & conſiſtent dans une action qui ne fait que paſſer.

On peut conſiderer les cinq eſtocades, ou à l'égard de l'épée de l'Ennemi, ou en elles-mêmes; quand on les conſidere à l'égard de l'épée de l'Ennemi, elles ſe reduiſent à trois, puiſqu'il faut neceſſairement qu'elles ſoient

pouſſées

pouſſées dedans, deſſus ou deſſous l'épée de l'adverſaire, car on ne peut pas pouſſer l'eſtocade en dehors, parceque l'Ennemi vous oppoſe ſon épée; quand vous couleriez la votre le long de la ſienne & de ſon bras en dehors, il eſt viſible que vous ne rencontreriez aucune partie de ſon corps, ſi vous ne repouſſiez ſon épée en dedans, en la croiſant, & faiſant paſſer la pointe de la votre par deſſus ou par deſſous la ſienne pour le frapper; mais c'eſt ce qu'on appelle pouſſer deſſus, deſſous, ou en dedans de l'épée.

Quand on conſidere ces eſtocades en elles-mêmes, il les faut auſſi reduire à trois, car il en faut retrancher la quinte par la raiſon que j'ai dite dans les chapitres precedens, & la tierce par les raiſons que je dirai tout maintenant dans les remarques ſuivantes, qui ſont d'autant plus importantes, qu'elles contiennent toute la ſcience des eſtocades: voici donc ce qu'il faut faire pour les bien executer:

Premierement, il faut prendre garde de n'en pas pouſſer aucune à faux & ſans frapper l'ennemi, afin de ne ſe point expoſer comme l'on feroit indubitablement; car comme l'on donne toujours la meſure en pouſſant une eſtocade, ſi l'ennemi évitoit le coup par votre faute ou par ſon adreſſe, vous ſeriez en grand danger d'être frappé, avant

que vous pussiez avoir fait retraite & rompu la mesure, parce que la chute est toujours beaucoup plus prompte que l'élevation & que dans l'effort que l'on fait pour se remettre, on n'a pas la liberté necessaire pour parer & pour s'opposer aux desseins de l'ennemi, c'est pourquoi il ne faut jamais entreprendre d'allonger une estocade si l'ennemi n'a fait de lui-même, ou si on ne l'a obligé de faire quelque action, ou quelque faute qui le mette dans l'impuissance de parer, ou de vous fraper de même tems.

Secondement, il faut diriger ses coups à la partie la plus découverte & la plus avancée, particulierement quand elles ne sont pas toûjours dans une situation bien reguliere, afin de profiter de l'occasion & de la mesure que l'ennemi vous donne.

Troisiemement, il faut remarquer que quoiqu'il faille faire presque toutes les actions de l'épée avec grande douceur, il n'est pas de même de l'estocade, car il faut partir, s'abandonner & s'étendre autant que l'on peut, afin que l'action ait plus de force, de vîtesse & d'étenduë.

Quatriémement, qu'il ne faut pas frapper tout droit, parce que l'on demeureroit decouvert, & que rien n'empêcheroit l'ennemi de vous frapper de même tems, mais il faut que l'épée & la main fassent un angle,

avec le bras, afin que le fort de vorte épée écartant celle de l'ennemi, on puisse l'offencer sans se mettre en danger, & c'est pour cette raison que j'ai retranché la tierce du nombre des estocades, dont on doit se servir; car la prime repousse en haut l'épée de l'Ennemi, & la fait passer pardessus vôtre tête, la seconde l'écarte en dehors à vôtre égard, & la fait passer à vôtre droite, & la quarte la detourne en dedans, & la fait passer à vôtre gauche: mais dans la tierce en étendant le bras, le poignet demeure dans sa situation naturelle, & ne fait aucun angle, de sorte qu'en poussant de cette maniere, le bras, & l'épée font une ligne droite, & ne repousse l'épée de l'Ennemi, ni vers vôtre côté gauche, comm'il est aisé de l'experimenter, ni vers vôtre côté droit, à moins que de la confondre avec la seconde ou la quarte.

Cinquiémement. Que pour écarter l'épée de l'Ennemi, il faut toûjours pousser du fort au foible, c'est-à-dire, apuyer le fort, & droit fil de vôtre épée, contre le foible de celle de l'Ennemi, & la faire glisser vîtement, ensorte que vôtre fort domine l'endroit de l'épée Ennemie qu'il touchera, & que vous conduisiez la pointe de la vôtre, vers la partie que vous voudrez fraper, en l'avançant autant qu'il est necessaire, pour entrer de la longueur d'un pied ou environ,

Sixiémement. Qu'il ne faut jamais pouſſer une eſtocade ſans tourner le poignet en dedans, ou en dehors, & faire changer de ſituation à l'épée ; afin que l'action ſoit plus vive, & plus animée, & que l'épée, ait aſſez de mouvement, pour écarter celle de l'Ennemi : par exemple ; quand l'épée eſt ſituée de tierce, il ne faut pas, quand on veut pouſſer, la laiſſer dans la même ſituation : mais il faut alonger l'eſtocade de ſeconde, ou de quarte, parcequ'autrement l'action ſeroit contrainte, & toute d'une piéce, s'il faut ainſi dire. Et c'eſt encore une raiſon pour laquelle je n'aprouve pas les eſtocades de tierce ; car comme la tierce eſt la ſituation de la troiſiéme garde, de laquelle il faut ſe ſervir ordinairement, on ne peut pas l'emploier pour fraper l'Ennemi, puiſque pour le faire, il faut faire changer de ſituation à l'épée, comme je viens de dire.

Septiémement. Qu'il faut avoir une grande liberté du poignet, & une grande preſence d'eſprit, tant pour reprendre de la main, quand on en trouve l'occaſion, c'eſt-à-dire, fraper derechef l'Ennemi avant que de ſe remettre, quand on eſt alongé, que pour paſſer ſur lui, ou pour vous remettre.

Huitiémement. Qu'après avoir pouſſé une eſtocade, il ne faut pas ſe contenter de ſe remettre au lieu d'où l'on étoit parti, parce que

l'on ſeroit en état d'être frapé par l'Ennemi : mais, il faut rompre la meſure par la premiere, ou ſeconde retraite en ſuivant autant que l'on peut l'épée de l'Ennemi, du fort, & du droit fil de la vôtre, pour en être le maître ; & enfin, il faut ſe remettre en garde, pour revenir à la charge, & eſſayer encore de le fraper.

Outre les eſtocades regulieres, dont j'ai parlé, deſquelles la quarte ſert pour pouſſer dedans, la ſeconde pour pour pouſſer deſſus, & la prime, & quelquefois la ſeconde, pour pouſſer deſſous.

Il y en a pluſieurs autres que l'on peut appeller irregulieres, qui ont des noms particuliers, & qu'il faut remarquer à cauſe que la nouvauté de leur nom, fait croire à pluſieurs perſonnes, qu'elles ont quelque choſe de rare, & d'excellent, quoique les plus ſûres, & les meilleures, ſoient celles qui ſont pouſſées tout droit, comme il ſera aiſé de le connoître par la deſcription que j'en vais faire.

L'eſquivement, ou l'eſtocade que l'on fait en eſquivant, eſt un coup que l'on pouſſe, en baiſſant le corps en avant, pour éviter l'épée de l'Ennemi ; mais elle eſt dangereuſe, parce que ſi l'Ennemi laiſſoit tomber, ou baiſſoit la pointe de ſon épée par hazard, ou de deſſein premedité, on la recevroit au milieu du corps, il ne faut donc point s'en ſervir, ſi ce n'eſt dans le tems que l'Ennemi vous

pouſſe une eſtocade de ſeconde, ou de quarte, en ſoûtenant la pointe de ſon épée, & encore n'y a-t-il point de ſûreté, à moins que l'on ne releve l'épée de l'Ennemi, du fort de la vôtre, pour en faire paſſer la pointe par-deſſus vôtre tête.

La flanconade, eſt une eſtocade par laqu'elle on frape l'Ennemi au flanc ou au côté, en pouſſant de quarte du dedans, au-deſſus de l'épée, quand l'Ennemi fait une demonſtration, ou une feinte, au-dedans de quarte, ou quand il ſe remet, après avoir pouſſé une eſtocade de quarte, ou lorſqu'on lui tient le foible de l'épée, engagé de quarte, en dedans, & qu'il couvre ſon côté gauche du foible de ſon épée : mais elle eſt dangereuſe, d'autant que ſi on ne l'exécute avec grande vîteſſe, l'Ennemi peut vous fraper de même-tems, en tournant ſimplement la main de ſeconde en baiſſant le corps.

La botte coupée eſt une eſtocade, par laquelle après avoir fait une feinte à la tête en dedans de quarte, & que l'Ennemi a paré de quarte, on le frape au-deſſous de l'épée de quarte : mais ce coup ne vaut rien, parce-qu'outre que l'Ennemi n'a qu'à vous tendre l'épée pour vous fraper de même-tems, d'autant que cette eſtocade de quarte, vous oblige à tenir le corps droit, & n'écarte point l'épée de l'Ennemi : c'eſt qu'elle n'eſt animée

d'aucun mouvement du poignet en dehors, ou en dedans, puiſqu'elle va de la quarte à la quarte.

L'imbrocade eſt une eſtocade que l'on pouſſe dans la même ſituation, où l'Epée ſe trouve, quand on a paré, en la pouſſant ſimplement contre l'ennemi ſans aucun mouvement du poignet en dedans, ou en dehors; mais on ne doit pas s'en ſervir, parce qu'elle n'eſt point animée & qu'elle eſt trop contrainte.

Le même-tems eſt une eſtocade que l'on pouſſe en même tems que l'Ennemi vous en pouſſe une autre, il ne faut non plus guéres ſe ſervir de ces ſortes de coups, à cauſe qu'ils ſont trop dangereux, comme je l'ai expliqué en parlant du tems: j'ai auſſi parlé des contre-tems, & du danger qu'il y a de donner le tems à l'Ennemi, à deſſein de le fraper par un contre-tems, quand il prend mal le tems.

La repriſe eſt une eſtocade par laquelle quand l'Ennemi a paré le coup, que l'on lui a porté, on le frape de nouveau, quand il riſpoſte, ou quand il vient à vous, en quittant vôtre épée, ſans attendre que vous aïez commencé à vous remettre : mais il faut être bien promt, & bien vîte, tant pour en former le deſſein que pour l'exécuter, parce que la poſture ou l'on eſt, eſt fort deſavantageuſe, ce qu'il faut auſſi remarquer dans l'eſtocade ſuivante.

Le redoublement est une estocade par laquelle, quand on est alongé, après avoir poussé, & que l'adversaire a rompû la mesure, en desordre, on la regagne du pied gauche, autant qu'il est necessaire; & l'on redouble le coup.

La risposte est une estocade, par laquelle après avoir paré le coup de l'Ennemi, on le frape dans le tems qu'il se remet, ce qu'il faut faire bien juste, de peur que si l'on rispostoit trop-tôt, l'Ennemi ne reprît de la main, c'est-à-dire, vous frapât par une reprise, ou que si l'on rispostoit trop-tard, on ne se mît au même danger, duquel l'Ennemi viendroit de se retirer.

La botte du païsan, est une estocade par laquelle, en tenant l'épée avec les deux mains, & ayant écarté celle de l'Ennemi, par un fort battement d'épée, on tâche de le fraper en gagnant la mesure du pied gauche, s'il en est besoin: mais sans abandonner l'épée de la main gauche en poussant: on l'appelle la botte du païsan, parce qu'elle est fort rude, & fort grossiere.

On voit par ce que je viens de dire, que ces estocades sont moins sûres, & plus defectueuses que les ordinaires: mais il étoit necessaire de les faire connoître, tant pour s'en garantir ou pour s'en servir quand on le juge à propos, que pour faire voir qu'elles ne sont pas aussi merveilleuses que beaucoup de gens se le veulent persuader.

CHAPI-

CHAPITRE X.

De l'estocade de passe.

L'Estocade de passe est une action par laquelle on tâche d'offencer l'adversaire de la pointe de l'épée, en avançant la main droite, le bras droit, le corps & le pied gauche devant le pied droit, le pied droit demeurant ferme, & le bras gauche s'étendant en arriere.

Il y a autant d'estocades de passe, qu'il y a d'estocades de pied ferme; comme il est aisé de le connoître, par exemple, quand vous tenez l'épée de l'Ennemi engagée de quelque maniere que ce soit: il est à vôtre choix d'avancer le pied droit, pour alonger une estocade de pied ferme; ou de passer le pied gauche, devant le droit, pour le fraper par une estocade de passe, & cela se connoîtra facilement; car l'épée vous couvre de même aux estocades de passe, comme aux estocades de pied ferme.

C'est pourquoi je ne repeterai pas ici les preceptes que j'ai donné pour les estocades de pied ferme, il suffira d'en faire l'application à l'estocade de passe, selon l'occasion, le tems, & la mesure.

Il faut ſeulement remarquer, que l'eſtocade de paſſe atteint beaucoup plus loin que l'eſtocade de pied ferme, parce que dans l'eſtocade de paſſe, le pied gauche ſe peut autant avancer au-delà du pied droit, que le pied droit s'avance, au-delà du pied gauche, dans l'eſtocade de pied ferme ; il s'enſuit que l'eſtocade de paſſé a l'avantage de la meſure ſur l'eſtocade de pied ferme, de toute la diſtance, qu'il y a du pied gauche au pied droit, avant que d'avoir pouſſé une Eſtocade, d'où l'on peut tirer ces conſequences.

La premiere, que quoiqu'on puiſſe pouſſer une eſtocade de paſſe, toutes les fois que l'on peut pouſſer une eſtocade de pied ferme, on ne peut pas de même pouſſer une eſtocade de pied ferme, toutes les fois que l'on peut alonger une eſtoca de de paſſe, parce que celle cy peut atteindre plus loin que celle-là, comme je viens de le faire voir.

La ſeconde, qu'elle peut être extrêmement utile pour ſurprendre, & tromper l'Ennemi, parce qu'encore que l'on ne ſoit pas en meſure, pour lui alonger une eſtocade de pied ferme, s'il ne s'en faut qu'un pas ou environ, on pourra le fraper par une eſtncade de paſſe qui le ſurprendra, d'autant plus que peu de gens en ont connoiſſance, & que l'Ennemi s'attendant de vous voir lever le pied droit pour l'eſtocade de pied ferme, ſera facilement ſurpris, & troublé; quand vous avanceerez le pied gauche, pour lui alonger une eſtocade de paſſe,

La troiſiéme, que comme l'action de l'eſtocade de paſſe eſt plus longue que celle de l'eſtocade de pied ferme, il faut auſſi plus de tems pour la premiere que pour la derniere : c'eſt pourquoi quand on peut fraper par une eſtocade de pied ferme, il ne faut pas ſe ſervir de l'eſtocade de paſſe, à moins qu'on n'ait le deſſein d'aller au corps, ou de ſurprendre l'Ennemi, particulierement, lorſqu'il vous rompt la meſure, toutes les fois que vous la voulez gagner, il faut auſſi s'accoûtumer a exécuter l'eſtocade de paſſe avec une grande vîteſſe, afin de recompenſer la longueur de l'action par la promptitude de l'exécution.

La quatriéme, que pour s'en deffendre, & n'être point ſurpris, il faut prendre garde de bien près à la meſure, & à tous les mouvemens de vôtre adverſaire, principalement ſi l'on a reconnu, qu'il ſçache ſe ſervir de l'eſtocade de paſſe.

METHODE,

Que le Sieur Charpentier, maître en fait d'armes de l'Academie du Roy, pratique pour enseigner à ses Ecoliers.

IL commence à le placer en garde, ensuite il lui fait faire le salut d'Armes, après quoi il le fait marcher, & degager, rompre, & reparer & faire des retraites, pour sçavoir les demarches qu'il faut faire pour attaquer son Adversaire.

Ensuite il le fait étendre de quarte & de tierce, sans sortir de ses forces, le fait relever l'épée devant lui, & se remettre en garde, le fait tirer du fort au foible, engager tierce, & tirer quarte, engager quarte, & tirer tierce; engager tierce, & tirer seconde, le fait relever après chaque botte l'épée devant lui,

Il le fait parer du tranchant de quarte le fort sur le foible de l'épée Ennemie, le fait lever droit sur les deux jambes, & se remettre en garde, & celà souvent pour lui donner la liberté de se remettre en garde de bonne grace.

Lui fait connoître la ligne, la mesure, la soutenuë, les oppositions; lui fait connoître d'engager & degager l'épée, de gagner l'épée; lui fait connoître d'où derive la justesse, le tens, même-tems; & contre-tems; lui fait connoître le degagement, le contre-degagement, & le contre du contre-degagement.

Lui fait connoître que la prime, & la quinte, se parent avec le tranchant contraire aux autres.

Le fait tirer généralement, & parer toutes les bottes, sçavoir la quarte haute tirée droite au-dedans des Armes.

La tierce haute, tirée droite au-dehors des Armes.

La feinte de tierce, pour tirer quarte; se tire de trois manieres.

La feinte de quarte, pour tirer tierce, de trois manieres.

Le coup de quarte coupé dessous les Armes se fait aussi de trois manieres.

La feinte à la tête, pour tirer seconde dessous les Armes, se tire de quatre manieres.

Le coup de flanconnade, de trois manieres,

Double feinte de quarte, pour tirer quarte.

Double feinte de tierce, pour tirer tierce

Double feinte basse pour tirer de seconde.

Double feinte à la tête, pour tierce, ou quarte dessous les Armes.

Double feinte basse à l'épée perduë, pour tirer à la decouverte.

Simple coup ſur pointe de quarte en tierce.

Simple coup ſur pointe, de tierce en quarte.

Coup ſur pointe en trois tems, de tierce en quarte.

Coup ſur pointe en trois tems, de tierce en quarte coupé, deſſous les Armes.

Battement d'épée ſimple, pour tirer droit de quarte, du fort au foible de la lame.

Battement d'épée ſimple, pour tirer droit de tierce du fort au foible.

Battement d'épée double, en coulant ſur la lame de tierce en quarte.

Battement d'épée double en coulant ſur la lame, de quarte en tierce.

Coulé de lame au-dehors des Armes pour tirer au-dedans.

Pareil coulé de lame au-dedans, pour tirer au-dehors.

Feinte baſſe, pour tirer quarte deſſus les Armes.

Botte de coup repris au-dedans des Armes après avoir tiré.

Botte de coup repris au-dehors des Armes ſans dégager.

Demi botte de quarte, pour tirer quarte deſſous les Armes.

Demi botte de tierce, pour tirer quarte au-dedans des Armes.

Coup d'épée perdu pour tirer à la découverte.

Paſſe de quarte au-dedans des Armes.

Saiſiſſement d'épée, ſur la paſſe de quarte.

Paſſe de tierce, au-dehors des Armes.

Saiſiſſement d'épée ſur la paſſe de tierce.

Saiſiſſement d'épée, après la paſſe de ſeconde.

Demi volte, ſur un coup de tierce forcé.

Botte ſur le coup de tierce, & ſur les paſſes de tierce, & de quarte.

Botte faite ſur le coup achevé de quarte.

Maniere de faire tomber l'épée de quarte, & de tierce.

Déſarmement ſur le coup de quarte.

Déſarmement ſur le coup de tierce.

Prendre ſur le tems.

Parade de quarte haute.

Parade de tierce.

Parade de ſeconde.

Parade du cercle.

Parade de prime.

Parade de quinte.

Oppoſition de la main gauche.

Contre-dégagement de quarte, & de tierce, & le contre du contre.

Lorſque l'Ecolier repond bien à cette leçon, je lui fais faire de demi-aſſauts avec moi pour lui apprendre à placer les bottes à propos, & à parer de même, & avec les parades qui conviennent à la botte tirée.

C'Eſt par la ſeule connoiſſance de la leçon que je décris que l'on pourra parvenir avec ſuccès à former des Ecoliers qui montreront dans l'exécution, la ſolidité de l'Art.